

Littérature et langue parlée au Québec II

Lise Gauvin, Alexandra Jarque et Suzanne Martin

Volume 28, numéro 2-3, automne–hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035886ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035886ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gauvin, L., Jarque, A. & Martin, S. (1992). Littérature et langue parlée au Québec II. *Études françaises*, 28(2-3), 123–165. <https://doi.org/10.7202/035886ar>

Littérature et langue parlée au Québec II

Lise Gauvin
Alexandra Jarque
Suzanne Martin

Ce dossier est la suite de « Littérature et langue parlée au Québec », publié dans *Études françaises* en 1974 (voir *infra*) : il tente de faire le point sur les principales publications, parues depuis cette date, dans le domaine toujours fécond des rapports entre langue et littérature. On a beaucoup glosé, au Québec, sur la question linguistique. Enjeu politique aussi bien qu'esthétique, le statut du français n'a cessé d'habiter la conscience collective, et cela depuis les XVIII^e et XIX^e siècles, comme en font foi de nombreux textes, manifestes et témoignages. En littérature, le métadiscours sur la langue, qui prend l'aspect d'une véritable *surconscience* linguistique, informe tout autant les positions critiques que les œuvres de fiction. On peut même faire l'histoire de cette littérature par l'histoire des déplacements que subit ce discours, dont l'importance ne saurait être sous-estimée. Celui-ci recoupe en effet un certain nombre de notions fondamentales, comme celles de littérature mineure, de littérature nationale, et contribue à établir l'autonomie institutionnelle de l'une ou l'autre, en regard de son fonctionnement. L'un des premiers à reconnaître cette importance, parmi les historiens contemporains, est David Hayne qui, dans « Les grandes options de la littérature canadienne-française¹ », a montré le rôle capital joué par la Société du parler français dans la proposition

1. *Études françaises*, I : 1, février 1965, pp. 68-69.

d'une littérature nationale et identifié avec justesse les grandes oscillations d'un balancier en ce qui concerne le choix d'une langue littéraire. Depuis lors, le pendule a-t-il trouvé son point d'équilibre?

On se souvient des positions affirmées par les écrivains de *Parti pris*, positions qui opèrent, par rapport aux thèses régionalistes, un renversement total et remettent en cause aussi bien la littérature comme système que la fonction sociale du littéraire. Que se passe-t-il après 1968? Ceux qui crurent le débat clos, mal leur en prit. Car la question de la langue ne cesse d'agiter encore la scène politique et littéraire. C'est dans les revues que l'on en trouve, une fois de plus, l'expression la plus immédiate. De «l'idéologie du joual», dangereux retour au «cycle du sirop d'érable», au marquage régionaliste proposé par quelques ténors des années soixante-dix, on est vite passé, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, à une conception des rapports langue/littérature à la fois moins naïve et moins frileuse que celle de certaines générations précédentes. Au devoir de vigilance face à la situation politique toujours précaire s'ajoute la saturation devant la récurrence quasi obsessive de la question linguistique, malgré l'adoption en 1977 de la Charte de la Langue française, mais surtout une nouvelle attitude, ludique et affirmative, face aux possibles langagiers. Le sentiment de la langue fait suite à la passion d'hier. Soit quelque chose de plus secret, de plus intime. De plus nécessaire et de plus pulsionnel, comme disent les écrivaines. Passible de déviance, de délinquance, d'impertinence et de jeu. On passe du bruit au bruissement. S'ajoute aussi, et ceci est un phénomène hautement significatif, le souci constant de mettre en relation la situation québécoise avec celle d'autres littératures, dans une confrontation fructueuse et un élargissement des problématiques dites nationales: ceci en bonne partie grâce à l'apport des écrivains venus d'horizons divers et aussi grâce à l'intérêt accru porté à la traduction.

Les rapports langue/littérature se sont complexifiés et le temps semble bien loin où l'on se demandait simplement s'il fallait écrire en canadien, en «canayen» ou en français de France, et où l'on ramenait les questions de langue à des variations de registre. C'est ce que nous apprend l'ensemble des numéros spéciaux des revues qui ont pris la langue comme thème durant ces dernières années. Nous avons voulu faire une place spéciale à ceux-ci, à cause de leur dimension collective d'une part et aussi à cause de la qualité des témoignages et des réflexions qu'on y retrouve. Une trentaine de revues littéraires et culturelles québécoises ont été répertoriées systématiquement par l'équipe.

Par ailleurs, ce dossier n'a retenu que les articles ou les livres qui abordaient, d'une façon ou d'une autre, la question de la langue dans la littérature, laissant de côté les réflexions de nature proprement politique, les descriptions lexicographiques ou les débats sur la langue d'enseignement. Ont été éliminées également les œuvres de fiction ou les recensions qui portaient sur un ouvrage unique, à moins qu'il ne s'agisse d'une étude importante. Parmi les analyses sociolinguistiques, seuls quelques ouvrages essentiels font l'objet d'une présentation.

De l'ampleur du phénomène et du nombre d'ouvrages consacrés par les uns et les autres aux questions de langue, on déduira que critiques et écrivains québécois ont trouvé dans ce sujet, sinon une spécificité — car leur surconscience linguistique est partagée, notamment, par plusieurs témoins d'autres littératures francophones —, du moins une matière quasi inépuisable à explorer.

1. Numéros spéciaux de revues

Études françaises, « Écrire c'est parler », 11, 1, février 1974, 119 p.

Dans ce numéro thématique, il ressort que « l'écriture, même quand elle renonce à ses titres de noblesse, ne se laisse pas si aisément vulgariser. L'usage du parler populaire, dans la littérature québécoise [...] n'y suffit pas » (p. 4). L'écrivain Jean-Marie Poupard affirme que « les mots sont là pour qu'on s'en serve, même ceux d'une piastre et quart » (p. 10). Mais Guy Laflèche soutient que la langue écrite et la langue parlée appartiennent à deux systèmes sémiologiques radicalement différents et irréconciliables. Selon G. André Vachon, « l'écrivain engagé dans la tentative impossible de trouver un équivalent écrit de la parole, invente sans le savoir un langage » (p. 69). Enfin, dans un dossier critique, Lise Gauvin s'intéresse aux rapports problématiques entre « littérature et langue parlée au Québec » du XIX^e siècle à 1973.

Maintenant, « CHEVAL ou bien donc JOUAL ou bedon HORSE », n° 134, mars 1974, 34 p.

Témoignages d'une dizaine d'écrivains. Gaston Miron décrit le Québécois comme un « bilingue de naissance », se définissant par rapport à la langue de l'Autre. Michèle Lalonde constate qu'en l'absence de toute mesure politique pour préserver l'identité nationale le Québec est un peuple conquis, un pays imaginaire. Hubert Aquin dénonce le « joual-refuge », qui fait du Québec un peuple colonisé et cache le vrai problème de l'indépendance. Pierre Vadeboncoeur condamne l'idéologie du joual qui est la récupération abusive d'un phénomène de mode. De son côté, Victor-Lévy Beaulieu défend la force

subversive et créatrice du joual dans la recherche d'une identité collective: «seul le joual pour moué peut am'ner l'grand chang'ment».

Maintenant, «Le français au Québec», n° 136, mai 1974, 42 p.

De ces différents articles, il ressort que le débat sur la langue est un jalon important pour la décolonisation du Québec. Hélène Pelletier-Baillargeon, directrice de la revue, déclare que seule une décision politique pourrait rétablir le français comme langue d'usage au Québec. Le bilinguisme ne lui semble pas viable parce qu'il amène la dépossession culturelle, sociale et politique. Fernand Ouellette constate le statut inférieur du français. Le bilinguisme ne serait possible qu'une fois conquis les pouvoirs économique et politique. Gérald Godin s'insurge contre les difficiles conditions de travail qui sont encore le lot des unilingues francophones. Ce genre d'exploitation tient du colonialisme: le pouvoir est entre les mains d'étrangers et cette aliénation est perpétuée par la langue. Pierre Vadeboncoeur dénonce, quant à lui, le «génocide en douce» du peuple québécois.

Stratégie, «Dossier sur la langue», n° 11, printemps-été 1975, pp. 12-30.

On y trouve une longue étude, attribuée au collectif, s'appuyant sur le présupposé que «la langue n'est pas une réalité flottante, mais qu'au contraire son existence est intimement liée aux conditions sociales (économiques, politiques, idéologiques) et historiques à l'intérieur desquelles elle a évolué et évolue encore» (p. 12). La langue normative est d'abord envisagée comme «produit et instrument de domination» au service de la bourgeoisie. On fait ressortir les liens entre «bilinguisme et oppression linguistique» pour dénoncer la force coercitive de l'anglais. La conclusion de l'analyse révèle cependant que l'autodétermination du peuple québécois doit passer par le socialisme car «la lutte contre l'oppression linguistique n'est pas et ne sera jamais une lutte *dans la langue* ou *par la langue*» (p. 21).

NBJ, «Femme et langage», n° 50, hiver 1975, 122 p.

Une question-hypothèse est à l'origine du numéro: «Comment la femme [...] peut-elle utiliser une langue qui, phalloscrate, joue au départ contre elle?» (p. 8). Nicole Brossard affirme que la femme doit transgresser le discours masculin et rejeter «le tout social qui [la] contredit» (p. 17) pour devenir sujet et entrer dans l'histoire. France Théoret propose «d'en finir avec de nombreux avatars: celui du langage joualisant, du langage poétisant, des poncifs journalistiques, du jeu citationnel, des slogans stéréotypés et même de l'expression de l'incommunicable solitude» (p. 28). Madeleine Gagnon produit une analyse marxiste et conclut que «[s]i la parole

peut et doit préparer la révolution féministe, celle-ci se fera au niveau du pouvoir réel: économique, politique, idéologique» (p. 57). Avec Yolande Villemaire et Josée Yvon, l'écriture/femme, subversive et délirante, s'impose comme un nouveau paradigme.

CISTRE (Cahiers trimestriels de lettres différentes), « Québec (presque) libre », n° 1, automne 1976, 131 p.

Numéro d'une revue belge adoptant la forme d'une anthologie. Choix de textes littéraires québécois qui « éclairent la singularité québécoise et qui permettent de mieux comprendre l'évolution du pays » (p. 14). La deuxième partie du dossier, « Combat pour la langue », présente des textes de Gaston Miron, Victor-Lévy Beaulieu, Hélène Pelletier-Bailargeon et François Charron. Il s'en dégage que « la prise de conscience politique suppose également la prise en charge de la langue » (p. 56). Dans la dernière partie, « Au-delà du joual », les textes de Michel Garneau, Paul Chamberland, Nicole Brossard et Philippe Haeck montrent comment aujourd'hui les écrivains « jouent sur tous les niveaux de la langue, pour exprimer une nouvelle culture » (p. 79). Un « Petit Lexique » des termes québécois complète le numéro.

Change, « Souverain Québec », n°s 30-31, mars 1977, 239 p.

Ce numéro de la revue française, qui publie tous les manifestes politiques parus au Québec depuis 1837, est lui-même un manifeste en faveur de la souveraineté du Québec. Il comprend un volet linguistique où se retrouvent des textes d'écrivains (« Notes sur le non-poème et le poème » de Miron, « Speak White » et « La deffence et illustration de la langue québécoyse » de Michèle Lalonde, « Étal mixte » de Claude Gauvreau) et deux manifestes: l'un du collectif *Stratégie* intitulé « Langue/lutte des classes » (voir *infra*) et le « Manifeste du groupe des linguistes » qui s'en prend à la survalorisation de la langue des élites au détriment de celle du peuple.

NBJ, « Le Corps, les mots, l'imaginaire », n°s 56-57, mai-août 1977, 256 p.

Dans ce numéro double comprenant 19 textes, France Théoret souligne comment la femme n'a pas accès à l'ordre symbolique: « Répétant une langue empruntée, les mots la déportent, l'exilent, mots qui la jouent et la perdent » (p. 45). Louise Bouchard, Germaine Beaulieu et Madeleine Gagnon cherchent aussi un « espace d'écriture » (p. 55) pour « parler au JE » (p. 63). Louky Bersianik montre comment « [l]e Verbe pseudo-initial est mâle et déconnecté de la Chair » (p. 149). Marie Savard, Carole Massé, Johanne Denis et Claire Savary s'accordent pour dire que la femme doit sortir de son silence forcé, qu'il « importe de commencer à écrire femmes » (p. 277) avec

«[des] corps de refoulées, avec [des] corps retrouvés» (p. 253).

Ellipse, «Traduire notre poésie/The Translation of Poetry», n° 21, 1977, 128 p.

Communications présentées au colloque de l'Association des littératures canadienne et québécoise et de l'Association canadienne de littérature comparée. Jacques Brault propose la voie de la «non-traduction». «La traduction poétique doit être trahison et tromperie. Je préférerais dire dépaysement» (p. 22). Quelles sont les vraies raisons du manque d'intérêt du milieu littéraire québécois pour la traduction d'œuvres canadiennes? se demande Richard Giguère. Pour D.G. Jones, la traduction permet à une littérature d'exister aux yeux du monde et elle vise moins la communication que la communion réelle. La traduction, au Canada, a souvent reproduit les rapports dominant/dominé, souligne Ben Z-Shek, mais elle demeure essentielle pour connaître la vision du monde de l'autre.

Liberté, «Les commencements de la langue française», n° 115, 1978, 123 p.

Actes d'un colloque de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal. Dans sa communication sur «La genèse et l'apocalypse d'une langue», Jean-Marcel Paquette étudie les commencements du français en Gaule et les effets linguistiques de la Conquête anglaise en Nouvelle France. Marcel Juneau et Micheline Massicotte-Ferland traitent de la présence de l'ancien français dans les récits folkloriques québécois et André Belleau interroge «la pluralité du langage chez Rabelais».

Liberté, «Hair la France», n° 138, novembre-décembre 1981, pp. 2-93.

Dossier sur «l'image de la France en nous et dans notre culture». La question de la langue est abordée dans plusieurs articles de même que la double référence québécoise: France et États-Unis. Trois articles (Lapierre, Belleau, Larose) voient dans l'imaginaire québécois un double paradigme que l'on pourrait résumer ainsi: le français langue maternelle (voir efféminée) serait la langue de la poésie et de la culture alors que l'anglais, langue du père, serait la langue de la technologie et de la puissance.

Vice Versa, «Écrire la différence», II: 3, mars-avril 1985, pp. 9-23.

Actes du colloque sur la littérature des minorités. Dans le texte de présentation, Sherry Simon se demande si l'écriture des minorités ethniques sera «l'expression d'une nouvelle marginalité qui prendra la forme [...] d'un travail sur l'écriture et la langue» (p. 9). Fulvio Caccia analyse le rapport à la langue des auteurs italo-québécois selon le modèle tétralinguistique

d'Henri Gobard. Par ailleurs, le concept de «littérature mineure» de Deleuze et de Guattari lui permet d'entrevoir la langue comme «pure machine d'expression». Jean Jonassaint s'oppose à l'étiquette «écriture des minorités» qui marginalise les écrivains d'autres origines. Régine Robin relève une «dialectique entre l'identité objective et l'identité imaginaire» qui est en quelque sorte incontournable. «Je suis duel», déclare Antonio D'Alfonso qui se reconnaît deux identités, mais qui écrit en trois langues.

Spirale, «Niveaux de langue», n° 67, février 1987, pp. 3-4.

Articles de Robert Saletti, Ginette Michaud, Sherry Simon, Jean-François Chassay et René Payant. Les auteurs questionnent la résurgence du débat linguistique et l'usure d'un certain discours nationaliste. Pour Ginette Michaud, le pouvoir réel qui échappe au niveau politique a tendance à se réfugier dans la langue. D'autres articles (Simon, Payant) font ressortir que langue et culture ne coïncident plus nécessairement, car la culture québécoise est maintenant plurielle.

Possibles, «Du bruit au bruissement: à propos de langue et d'écriture», XI: 3, printemps/été 1987, pp. 159-217.

Ce dossier, préparé par Lise Gauvin, se présente sous la forme de dix-sept réponses d'écrivains à la question suivante: «En quels termes se pose, dans votre propre pratique d'écriture, le rapport à la langue?». Comme le souligne Jacques Brault, «[l]a plus tenace obsession d'un écrivain n'est-elle pas sa langue même?». Si, pour Yves Beauchemin, l'écrivain est indissociable du citoyen, d'autres (Bersianik, Brossard) posent la question de la place du féminin dans la langue. Paul Chamberland insiste sur la «posture contradictoire» de l'écrivain québécois, partagé entre la nécessité de défendre politiquement sa langue et le besoin d'en détourner l'usage dans une pratique subversive. Jacques Godbout plaide pour un «français d'Amérique» et Jean Jonassaint voit l'écrivain comme «transfuge dans sa propre langue». Miron dénonce «l'aliénation et la dépossession dans l'univers babélique du bilinguisme» (p. 201) et Michel Tremblay rappelle «qu'écrire une langue, c'est s'éloigner d'une langue. C'est la transposer» (p. 212). Pour Francine Noël, le rapport à la langue doit être «ludique» et rejoindre ainsi la poésie.

Présence francophone, «Oralité et Littérature: France-Québec, tomes I et II», n°s 31 et 32, 1987 et 1988, 144 p. et pp. 5-81.

Actes du colloque organisé à l'Université de Paris XIII par Claude Filteau. Dans sa présentation, Henri Meschonnic affirme d'abord l'échec de toute définition linguistique, rhétorique et poétique de l'oralité qu'il décrit «comme une organisation du discours régie par le rythme» (p. 12). Marie-Andrée Beaudet rappelle les grandes options de la littérature québécoise

en fonction du contexte linguistique. Jacques Michon dégage la position idéologique qui intervient dans toute transcription de la langue vernaculaire. Madeleine Ducrocq-Poirier va plus loin et critique l'«oralisation systématique» (p. 83) qui sévit encore dans le roman contemporain. Dans une optique plus restreinte, Claude Filteau analyse «la genèse du discours épique» chez Miron, Andrée Stéphan s'intéresse au roman *Bonheur d'occasion* et Jean-Cléo Godin étudie la langue dans le théâtre de Jean-Claude Germain. Le tome 2 porte presque entièrement sur l'œuvre de Michel Tremblay. Comparant sa dramaturgie à son œuvre romanesque, Paul Laurendeau analyse la «pratique vernaculaire» à partir de la théorie des repérages énonciatifs. Stéphane Sarkany s'attache à l'inscription de l'oralité dans *les Belles-Sœurs*. Chantal Hébert étudie la réception du théâtre de Tremblay, et Pascal Normand aborde sa portée sociologique. En ce qui a trait à l'œuvre romanesque, Bruno Vercier remarque un «processus de "dés-oralisation"» (p. 33).

Liberté, «Watch ta langue, Spécial Loi 101», n° hors série, 1987, 73 p.

Dossier qui réunit des écrivains (Beauchemin, Miron, Éthier-Blais, entre autres) et des intellectuels de diverses disciplines pour faire le point sur la Loi 101. Trois articles présentent des points de vue discordants: Lise Bissonnette soutient que le vrai moteur de nos luttes n'était pas tant la langue que l'aliénation, Jean Larose dénonce «la confusion des crises», Fulvio Caccia et Lamberto Tassinari croient que le destin du français, sur ce continent, est «d'orchestrer les rapports et les langues minoritaires» (p. 52).

Nuit Blanche, «Maudite langue!», n° 36, juin-juillet-août 1989, pp. 30-49.

Dossier qui s'inscrit dans la foulée de la Loi 178 sur la langue d'affichage. Un article de Laurent Laplante situe la question linguistique au Québec dans une perspective historique. Une seule solution lui semble acceptable: l'accroissement démographique de la population francophone. Pour Pierre Bourgault, la menace vient de l'intérieur: de la faiblesse du Québec face à sa minorité anglophone et face aux États-Unis. Quinze écrivains s'interrogent sur l'avenir du français au Québec. Parmi les positions les plus radicales: l'acte de foi d'Yves Beauchemin affirmant que «la littérature ne pourra continuer de s'épanouir que si la francisation se poursuit» (p. 49), et le désengagement de Claude Jasmin pour qui les questions de survie nationale sont des «menottes à [la] libre expression» de l'artiste.

Spirale, «Positions linguistiques», n° 91, octobre 1989, pp. 8-9.

Commentaires de Benoît Melançon et de Sherry Simon à propos du numéro de *Liberté*. «Strangers in Paradise/Étranglés

au Québec » (voir *infra*), numéro entièrement confié à des intellectuels anglophones et donnant lieu à des « stéréotypes inutilement provocants » (Sherry Simon, p. 9).

Vice Versa, « Nonobstant la langue 1 », n° 27, décembre 1989, pp. 7-32.

Dossier sur le débat provoqué par la Loi 178. Lamberto Tassinari, en page éditoriale, dissocie langue et culture : « Certes la langue compte. Personnellement j'ai choisi la langue française, mais je sens qu'elle peut et doit vivre avec d'autres langues. Je crois que, sans négliger la langue ni mépriser nos racines, il faut s'occuper davantage de société [...] » (p. 5). Michel Morin fait une analyse socio-historique et politique du fait français en Amérique. Régine Robin veut transcender le problème du nationalisme culturel. Selon elle, la vraie solution pour l'écrivain demeure un « hors-lieu » qui consiste « à traverser les codes, à en jouer, à développer une parole nomade qui ne soit pas parole d'exil, à travailler cette bordure où parole migrante et parole immigrante se conjuguent [...] » (p. 32). Cette « confrontation des mémoires enchevêtrées » permettrait un renouvellement de la littérature québécoise.

Liberté, « Strangers in Paradise/Étranglés au Québec? », n° 183, 1989, pp. 2-93.

Témoignages d'intellectuels anglophones (Charles Taylor, Louis Dudek, Gretta Chambers, Gordon Sheppard, entre autres) pour lesquels la question de la langue occupe une place centrale. Les articles présentent un éventail de positions qui va de la sympathie (critique) à la cause québécoise jusqu'au rejet pur et simple, et même à une vision apocalyptique de la situation des anglophones au Québec (Rybczynski, Beissel).

Vice Versa, « Nonobstant la langue 2 », n° 28, mars 1990, pp. 47-54.

Suite du dossier. Émile Ollivier regrette que le débat linguistique se restreigne au domaine politique, car « parler une langue, c'est aussi produire dans cette langue des biens matériels et symboliques. Cette tâche relève de la responsabilité des travailleurs, des artisans, des professionnels de la langue ; elle ne saurait être assujettie à la raison d'État » (p. 48). Nicolas van Schendel remarque que le Québec n'est plus une « entité ethniquement et linguistiquement homogène » (p. 45). Selon Pierre Bertrand, l'écrivain québécois doit créer une langue littéraire en état de « transformation incessante », de multiplicité, « qui ne puisse plus être identifiée, compartimentée, étiquetée » (p. 51). Antonio D'Alfonso opte pour le pluralisme des langues, le pluralisme des cultures et le pluralisme politique.

Jeu, «Traduction théâtrale», n° 56, 1990, pp. 7-125.

Dossier qui interroge le statut de la langue québécoise comme langue de traduction. Jean-Luc Denis et Rosemarie Bélisle, traducteurs, abondent dans le même sens: «[...] on doit faire appel à toute la palette linguistique pour rendre avec le plus de précision possible la langue du texte-source» (p. 17). Annie Brisset perçoit l'adaptation théâtrale telle qu'elle est pratiquée au Québec, comme «le refus d'une altérité» (p. 57). Tout à l'opposé, Claude Poissant revendique la liberté d'adaptation: «Oui, adapter c'est trahir et tant mieux» (p. 71). S'ajoutent à cette discussion, une table ronde sur la pratique générale de la traduction et différents commentaires sur la traduction/adaptation de textes dramatiques spécifiques.

Spirale, «Voyages sur la langue», n° 101, novembre 1990, pp. 8-9.

Série de six articles faisant le point sur la situation linguistique. Jean-François Chassay dénonce l'invasion du vocabulaire bureaucratique dans la langue et Benoît Melançon étudie l'influence de l'informatique sur la prose et sur la langue de la publicité. Sherry Simon s'interroge sur le bilinguisme au quotidien et sur cet espace «entre les langues» où la littérature peut jouer. Pierre Popovic étudie les néologismes contemporains dans lesquels il voit «l'un des signes de la vitalité d'une langue» (p. 9).

2. Livres ou chapitres de livres

ANDRÈS, Bernard, *Écrire le Québec: de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des Lettres*, Montréal, XYZ, «Études et documents», 1990, 225 p.

Examen des premières manifestations discursives dans les lettres québécoises. Étude de la notion de parodie telle qu'elle se manifeste dans les spectacles en Nouvelle France et dans le théâtre récent. Comparant la situation des littératures brésilienne et québécoise, l'auteur constate le «statut infiniment plus assuré de la norme littéraire brésilienne par rapport à la portugaise». Par contre, «pour des questions bien connues de survie et tout en disposant de leur propre machine éditoriale, les auteurs québécois ne peuvent rester insensibles au marché francophone et aux normes hexagonales qui en tamisent l'accès» (p. 193).

AUDET, Noël, *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 199 p.

Essai questionnant «la matière ou la manière de l'acte d'écrire» (p. 19). Discutant des «langues de l'écrivain», l'auteur dénonce l'intrusion de la langue populaire dans la narration. Dans la deuxième partie du livre, Audet traite des rapports

entre la fiction et la réalité historique. Au Québec, le rapport à l'histoire est faussé à cause d'un statut politique de « pays biculturel, bi-institutionnel, biparlementaire, bilingue, comme un tremplin idéal vers le bégaiement, la diglossie, la schizophrénie culturelle » (p. 146). Il conclut à l'urgence de définir une norme québécoise.

L'Avenir du français au Québec, colloque organisé par l'Union des écrivains, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 202 p.

Communications de nombreux auteurs qui tous s'insurgent, avec plus ou moins de virulence, devant la situation linguistique au Québec. Déjà, dans le liminaire, Louis Caron donne le ton; il se désole que « nous ayons perdu l'usage de l'orgueil » (p. 13). Bruno Roy fait un constat inquiétant: « Jadis, on luttait pour une langue de travail en français, aujourd'hui, on désespère de notre langue de culture » (p. 33). Gaston Miron exprime son exaspération: « chus tanné », « je dois encore m'excuser d'exister et me justifier de parler ma langue » (p. 177). Plus pragmatiques, Marco Micone propose des stratégies pour faciliter l'intégration des allophones et Yves Beauchemin condamne le bilinguisme, tout en réclamant une Loi 101 renforcée.

BEAUDET, Marie-Andrée, *Langue et littérature au Québec 1895-1914*, Montréal, l'Hexagone, 1991, 221 p.

Analyse des discours critiques influencés ou déterminés par le statut du français au Québec, de 1895 à 1914 et de leur rôle dans la constitution du champ littéraire québécois. Une attention particulière est portée aux textes de Camille Roy, ainsi qu'à la querelle opposant Jules Fournier et Charles ab der Halden. L'auteure montre le manque d'autonomie de la littérature québécoise face à la France durant cette « période clé » et conclut au caractère éthique plutôt qu'esthétique de cette « littérature nationale ».

BÉDARD, Édith et MAURAS, Jacques (édit.), *la Norme linguistique*, Conseil de la langue française/Le Robert, 1983, 850 p.

Ouvrage réunissant plus d'une trentaine d'articles et visant à réévaluer la place et le concept de *norme* prescriptive en rapport avec les *normes* différentes selon les niveaux sociolinguistiques et les circonstances de la communication. Plusieurs articles abordent les problèmes pratiques et théoriques liés à l'établissement de la norme au Québec.

BEDNARSKI, Betty, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Toronto, Éd. du Gref, 1989, 155 p.

Parmi les questions abordées, celle de la traduction des mots anglais dans les récits de Ferron permet à l'auteure de relever, malgré des ressemblances superficielles, des « différences

fondamentales entre l'entreprise de Ferron et celle des auteurs du joul » (p. 3).

BELLEAU, André, *Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*, Montréal, Primeur, 1984, 206 p.

Ces essais tentent de lire les signes, les langages, qui constituent le champ culturel. Une partie du recueil est consacrée à l'interaction langue, culture, société. Le premier essai est un réquisitoire contre le bilinguisme qui entraîne la « créolisation » de la langue. L'essayiste fait ensuite un éloge de la langue de la Sagouine; il y voit « la beauté et la force de l'origine s'acharnant à exprimer ce qui s'emploie à les nier » (p. 69). Une dénonciation de l'immobilisme qui se cache sous certains discours (« rhétorique de l'immobilité » chez Ryan, « langage honteux qui ne peut s'assumer » de Scully, idéologie du joul chez Victor-Lévy Beaulieu), dont l'auteur démontre la secrète et inattendue parenté, vient clore cette première série d'articles.

BELLEAU, André, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, 237 p.

Dans ces essais, la question de la langue est abordée sous plusieurs angles. Dans une réflexion sur les rapports, souvent ambivalents, des Québécois avec la France, l'auteur signale que la langue française est parfois perçue au Canada anglais comme un élément étranger à l'Amérique. Il s'attaque ensuite à l'idéologie de la « conservation linguistique » (p. 121) et montre que le nationalisme nuit plutôt à la cause qu'il prétend défendre. « Code social et code littéraire dans le roman québécois » soulève une question de fond, celle « de la Norme même de la langue littéraire » (p. 176), car « si l'appareil est québécois, la Norme demeure française » (p. 170). Envisageant le texte « comme un espace conflictuel » (p. 177) où s'affrontent d'une part le code social québécois (l'inné, l'authenticité, la source) et d'autre part le code littéraire français (l'acquis, l'artificiel, la « lointaine et dangereuse culture »), l'essayiste affirme que « ces conflits de codes, demeurés irrésolus [...] doivent être reçus non comme des échecs mais bien comme des éléments essentiels de la signification même du texte » (pp. 191-192).

BELLEAU, Irène, DORION, Gilles (édit.), *les Œuvres de création et le français au Québec*, Actes du Congrès « Langue et Société au Québec », tome III, Québec/Paris, Conseil de la langue française/Le Robert, 1984, 248 p.

Recueil de communications concernant la problématique de la langue dans tous les domaines de la culture québécoise : chanson, critique, matériel pédagogique, bande dessinée, téléromans, science-fiction. Suzanne Paradis et Gaién Lapointe s'interrogent sur l'engagement nationaliste de la poésie. Noël Audet affirme que le romancier n'est pas contraint de choisir

entre le joual et le français et préconise une « polyphonie musicale » à partir des différents niveaux de langue utilisés au Québec. Dans une perspective féministe, Louky Bersianik et Nicole Brossard dénoncent le français, cette langue sexiste, patriarcale et misogyne.

BERGERON, Léandre, *la Charte de la langue québécoise*, Montréal, VLB éditeur, 1981, 51 p.

Manifeste qui comprend plusieurs parties, outre la Charte elle-même: préambule, définitions, historique, réponses, recommandations. L'ouvrage postule que « la langue québécoise est le système de signes parlés d'abord et quelquefois écrits par le peuple québécois » (p. 11) et que la norme est l'usage. La langue québécoise comprend le français standard « plusse tout le fond linguistique propre aux Québécois » (p. 12). L'auteur dénonce la spoliation par l'État et l'Académie, au XVII^e siècle, de la langue du peuple français, laquelle est demeurée vivante au Québec et a pu évoluer naturellement, malgré tous les « policiers de la langue » qui tentent de la brimer. Inspirée par une idéologie où se conjuguent l'anti-étatisme, le populisme et la francophobie, cette Charte de Léandre Bergeron est un véritable petit catéchisme du vernaculaire québécois.

BRAULT, Jacques, *Poèmes des quatre côtés*, Montréal, Éditions du Noroît, 1975, 95 p.

Recueil de poèmes « nontraduits » de quatre écrivains anglophones (John Haines, Gwendolyn Mac Ewen, Margaret Atwood et E.E. Cummings). « Tout discours (tout texte) est littéraire dans la mesure où il n'est pas complètement rongé par l'entropie (par l'univocité), dans la mesure où sa probabilité de sens demeure multiple, non close, non définitive. Pareil texte appelle précisément la "trahison". Nontraduire, c'est fidélité qui aspire à l'infidélité » (p. 34).

BRAULT, Jacques, *la Poussière du chemin*, Montréal, Boréal, 1989, 249 p.

Recueil d'essais (1970-1985). Dans « Sur le bout de la langue », l'auteur jette un regard rétrospectif sur ses rapports avec sa langue à différents âges de la vie et termine son parcours dans un dénuement langagier volontaire et assumé. Un autre essai, « Sur la langue des poètes Villon et Miron », esquisse un rapprochement entre deux poètes qui ont voulu « recommencer la langue », tous deux « contemporains d'une même langue menacée, abâtardie, énervée à force de se vouloir de nouvelles raisons de vivre » (p. 179).

BRISSET, Annie, *Sociocritique de la traduction*, Montréal, le Préambule, «L'Univers des discours», 1991, 347 p.

Examen «des stratégies de traduction» et des conditions de l'insertion de l'œuvre étrangère dans le discours de la société québécoise. Alors que la traduction en québécois s'avère être une «reterritorialisation», l'adaptation «est la forme ethnocentrique de la traduction» (p. 110) qui nie la parole de l'Étranger. L'adaptation des auteurs classiques par des dramaturges québécois (Tremblay, Ronfard) est perçue comme réductrice, sinon malhonnête (Shakespeare revu par Michel Garneau).

CACCIA, Fulvio, *Sous le signe du phénix*, Montréal, Guernica, 1989, 305 p.

Dans sa préface, Fulvio Caccia constate que le colonisé et l'immigré ont en commun une dualité identitaire qui devrait les rendre aptes à réaliser ensemble un «devenir minoritaire», c'est-à-dire à mettre en crise la notion même de culture et de groupe dominant. «Par son brassage pluri-culturel à l'intérieur d'une société elle-même minoritaire, ajoute-t-il, Montréal devient l'axe géo-politique, le lieu d'articulation de la différence» (p. 17). Parmi les quinze créateurs italo-québécois interrogés, certains ont opté pour l'anglais et d'autres pour le français; Marco Micone fait part de sa difficulté à trouver un langage théâtral pour ses personnages qui ne soit ni folklorique ni caricatural.

CAMBRON, Micheline, *Une société, un récit*, Montréal, l'Hexagone, 1989, 204 p.

Dévoilement d'un récit hégémonique québécois à travers ses manifestations culturelles. Parmi les textes examinés figurent les monologues de Deschamps et *les Belles-Sœurs* de Tremblay: dans cette pièce, l'auteure décèle les signes d'une tension entre les langages et les codes de la culture savante et de la culture populaire.

CHARRON, François, «La Passion d'autonomie/ Littérature et nationalisme», *les Herbes rouges*, n^{os} 99-100, janvier 1982, pp. 19-48.

Dénonciation de la fonction utilitaire qui réduit toute littérature sous prétexte de nationalisme. Au Québec, selon l'écrivain, toute déviance à la règle, toute remise en question tant au niveau social, politique que linguistique, sont perçues comme des attaques à l'intégrité nationale. La liberté de langue et de forme sont essentielles à la création littéraire. «Qu'on la brise, qu'on ne la reconnaisse plus cette langue, qu'elle n'ait plus ce droit inéluctable de nous classer et nous plier à ces grands idéaux centralisateurs qui nous prescrivent la Vérité et nous endiguent» (p. 46).

De LOTBINIÈRE-HARWOOD, Suzanne, *Re-Belle et Infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin. The Body Bilingual. Translation as a Rewriting in the Feminine*, Montréal/Toronto, Women's Press/les Éditions du Remue-Ménage, 1991, 174 p.

Essai sur la traduction dans une perspective féministe. La première partie de l'ouvrage, qui se présente sous la forme de courts textes, est en français et la deuxième (qui n'est pas la traduction de la première) en anglais. L'auteure circule entre quatre « langues » (français/anglais, masculin/féminin) et la forme de l'ouvrage reproduit son propos. La traduction est vue ici comme une véritable entreprise de cocréation et peut permettre, à certaines conditions, une réécriture au féminin.

DEMERS, Jeanne, LAMBERT, Josée, McMURRAY, Line, *Graffiti et Loi 101*, Montréal, VLB éditeur, 1989, 67 p.

Analyse, à partir de photos, des graffiti apparus à Montréal lors d'une période chaude du débat linguistique (fin 1988 — début 1989) et de leur fonction subversive. Ces graffiti, véritable « texte collectif », se présentent en deux versions antagonistes (français/anglais).

Douze Essais sur l'avenir du français au Québec, Québec, Conseil de la langue française, 1984, 207 p.

Publication du Conseil de la langue française qui réunit des intellectuels de diverses disciplines (sociologie, histoire, démographie, entre autres) et des écrivains. Ces essais, de « caractère non officiel », posent des questions de fond sur les rapports entre langue et culture au Québec et sur l'avenir du français: « programmer ou être programmé (Louis-Philippe Hébert), contradiction entre la culture américaine et la langue française (Jean Marcel), le tiers exclu et la différence dans la langue (Madeleine O.-Michalska).

DUPRÉ, Louise, *Stratégies du vertige. Trois Poètes: Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1989, 266 p.

À travers l'itinéraire de France Théoret, de Nicole Brossard et de Madeleine Gagnon, Louise Dupré analyse les modalités de la recherche d'une langue et du parcours de la voix chez ces écrivaines dont l'œuvre opère, par un travail souterrain, un déplacement de la modernité. « Écrire en éprouvant la non-coïncidence du corps et du langage permet de percevoir une nouvelle dimension de la langue, écrit l'auteure à propos de France Théoret. Le sens cède au rythme, à la musicalité. L'univers pulsionnel, maternel, creuse le symbolique et, paradoxalement, le corps reprend place dans le langage. *Je parle; je retrouve la voix; Je, langue, mère* » (p. 37).

GAGNON, Madeleine, *Toute Écriture est amour. Autobiographie 2*, Montréal, VLB éditeur, 1989, 193 p.

Ces essais, à mi-chemin entre l'écriture réflexive et la fiction, sont marqués par une optique féministe, marxiste, nationaliste et psychanalytique. Quelques textes renvoient à la problématique de la langue comme instrument d'oppression et d'aliénation. En transgressant les codes, l'auteure veut «mettre en crise la matière textuelle» et contribuer à sortir la parole de son carcan idéologique. L'écriture exige une prise de conscience: «Quand tu écriras, tu penseras à ta langue ombilicale coupée et à ta langue maternelle à jamais perdue» (p. 17).

GARAND, Dominique, *la Griffes du polémique. Le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal, l'Hexagone, «Essais littéraires», 1989, 235 p.

Essai qui présente une théorisation du polémique, cette «parole violente», et une analyse de la querelle des régionalistes et des exotiques pour l'illustrer. L'auteur examine la situation du champ culturel au début du siècle, l'espace discursif régionalisme/exotisme et le fonctionnement sémantique de chacun des discours. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, il résume ainsi la conception de la langue et ces deux écoles de pensée: «On pourrait dire que la Société du parler français ambitionne de rendre «nationale» la langue «maternelle», c'est-à-dire la faire passer d'une fonction purement «vernaculaire» à une fonction «référentielle»» (pp. 101-102). Pour les exotiques, la langue du terroir ne représente pas la langue maternelle et la seule langue littéraire possible est le français de France.

GAUVIN, Lise, «*Parti Pris*» littéraire, Montréal, P.U.M., 1975, 220 p.

Examen des prises de position littéraires de la revue à la lumière de ses présupposés idéologiques. L'analyse porte principalement sur le statut de l'écrivain, sa position de classe, la fonction du littéraire ainsi que sur la notion de littérature nationale. Un chapitre est consacré à «l'épopée du joual» et aux antécédents historiques de la question. Sont étudiées également les œuvres publiées par les animateurs de la revue durant les années d'existence de celle-ci. Ces romanciers connaissent le vivant paradoxe qui est de créer, «en marge du réalisme et des préoccupations formelles du nouveau roman, une écriture de la parole qui ne se propose pas en littérature» (p. 148).

GODBOUT, Jacques, *le Réformiste*, Montréal, Quinze éditeur, 1975, 199 p.

Recueils d'essais (1961-1975). Dans «Entre l'Académie et l'Écurie», l'auteur traite de la question du joual, qui est un faux problème à ses yeux, et prend parti pour le québécois:

«Écrire en québécois, [...] c'est se choisir comme capitale» (p. 185). La dangereuse unanimité de la société québécoise dans les années soixante-dix et la perte de la distance critique chez les écrivains sont dénoncées dans un autre essai: «il est grand temps [...] d'affirmer qu'écrivain on n'est pas de la famille, qu'on ne le sera jamais [...]» (p. 195). L'auteur s'en prend aussi à l'idéologie du «sirop d'érable» et aux écrivains qui font le jeu de l'assimilation en rejetant le français pour écrire en joul.

GODBOUT, Jacques, *le Murmure marchand*, Montréal, Boréal, 1989, 148 p.

Après avoir décrit les positions respectives de la France et des États-Unis dans l'imaginaire québécois à partir de son expérience personnelle, l'essayiste constate, dans «Place Cliché», «[qu']un seul système nous relie encore symboliquement à la France: la langue» (p. 87) et que «nous pouvons, nous, écrire l'américain directement en français» (*ibid.*).

GODIN, Jean Cléo et MAILHOT, Laurent, *Théâtre québécois II. Nouveaux Auteurs, autres spectacles*, Montréal, Hurtubise HMH, 1980, 248 p.; nouvelle édition, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1988, 366 p.

Analyse du répertoire national établissant un parallèle entre l'œuvre et la société. Examinant l'univers dramatique de quelques auteurs, la langue populaire ressort comme un des moyens utilisés pour témoigner d'une réalité spécifiquement québécoise. Si pour Jean Barbeau et Michel Tremblay l'usage du joul, «symbole de l'omniprésente dépossession des Québécois» (p. 135), vise une prise de conscience, Antonine Maillet renouvelle les structures traditionnelles du théâtre par le biais de l'oralité, alors que Jean-Claude Germain et Michel Garneau exploitent surtout les ressources musicales et lyriques de la langue populaire.

HAREL, Simon, *le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, le Préambule, 1989, 309 p.

Essai sur le cosmopolitisme dans la littérature québécoise et sa relation avec une identité qu'il contribue à définir. La problématique linguistique est au cœur de ce processus de passage d'une identité ethnique, homogène, forte, à une identité nationale, hétérogène, ouverte au mouvement et au métissage. En remplaçant l'anglais comme langue véhiculaire, le français acquiert une valeur d'universalité et n'est plus la propriété exclusive d'une communauté avec toutes les conséquences socioculturelles et littéraires que cela entraîne. La littérature québécoise devra choisir entre la valorisation d'une identité forte ou l'affirmation d'une transversalité.

HAYWARD, Annette M., *le Conflit entre les régionalistes et les «exotiques» au Québec (1900-1920)*, Ph.D., Montréal, Université McGill, 1980, 1046 p.

Étude très détaillée des principales étapes du conflit et de ses implications idéologiques. La langue d'écriture est un des éléments de cette querelle, bien qu'elle ne soit pas, tant s'en faut, la seule. Le mouvement régionaliste s'attache «aux aspects de la langue canadienne-française qui la distinguent du français de France» (p. 28), alors que les «exotiques» refuseront ces particularismes. Deux visions du nationalisme s'affrontent et deux conceptions de la littérature: pour les régionalistes, la littérature doit être «utilitariste», nationale, enracinée, alors que pour les «exotiques» la forme doit primer et la littérature, dégagée du service national, être à la fois individualiste et universaliste. Le mouvement régionaliste, tourné vers le passé, l'agriculturisme et la France prérévolutionnaire, ne pouvait que s'opposer aux «exotiques», ces urbains qui se réclamaient de la France moderne et de sa littérature «décadente». L'auteure montre que ces deux mouvements, qui procèdent d'un même refus de la réalité d'ici, se rejoignent finalement et que la littérature québécoise a dépassé cette dichotomie.

HOMEL, David et SIMON, Sherry (édit.) *Mapping Literature. The Art and Politics of Translation*, Montréal, Véhicule Press, 1988, 125 p.

Recueil d'essais faisant suite au colloque international «Literary Translation and Literary Identity». Dans une première partie, la traduction est envisagée comme un processus créateur. Dans la deuxième partie, «Translation as a political Act» intervient une perspective féministe de la traduction. Puisque ni la langue ni l'écriture ne sont neutres, Suzanne de Lotbinière-Harwood affirme que la «voix» de la traduction doit transparaître. David Homel, de son côté, s'interroge sur la traduction anglaise d'œuvres écrites en joual comme *le Cassé* de Jacques Renaud. Le défi consiste à rendre compte du contexte de domination socio-économique à travers la traduction. Dans la troisième partie, «Literary Identities», on discute de la difficulté à trouver des équivalents pour les expressions locales dans *les Belles-Sœurs*, *Salut, Galarneau!* et *le Matou*.

JONASSAINT, Jean, *le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir. «Des romanciers haïtiens de l'exil»*, Paris/Montréal, Éditions de l'Arcantère/P.U.M., 1986, 275 p.

Entretiens suivis d'extraits d'œuvres avec des romanciers de la diaspora haïtienne. Quatre écrivains vivant au Québec — Liliane Devieux, Gérard Étienne, Émile Ollivier et Anthony Phelps — réfléchissent sur leur écriture et leur pratique langagière. Gérard Étienne revendique «l'éclatement au niveau de l'imaginaire, du vocabulaire et de la syntaxe» (p. 67). Pour Émile Ollivier, il ne s'agit pas de trancher entre le créole et le

français, mais de « marcher sur ces deux jambes » en captant « la substance de la langue créole et en la "restitu[ant]" directement en français » (p. 89).

KLINKENBERG, Jean-Marie, RACELLE-LATIN, Danielle, CONNOLLY, Guy (édit.), *Langages et collectivités: le cas du Québec*, Actes du colloque de Liège (mars 1980), Montréal, Leméac, 1981, 300 p.

Étude comparée des problèmes sociolinguistiques au Canada et en Belgique. Aperçus de la langue des jeunes Québécois, de la langue française au Québec dans un rapport de classes et de l'usage des sacres dans la langue parlée. Dans « De Crémazie à Victor-Lévy Beaulieu: langue, littérature, idéologie », Lise Gauvin procède à une description de l'émergence et de la reconnaissance de la littérature au Québec par le biais de la problématique linguistique.

KWATERKO, Joseph, *le Roman québécois de 1960 à 1975. Idéologie et représentation littéraire*, Longueuil, le Préambule, « L'Univers des discours », 1989, 268 p.

Dans cette lecture sociocritique, l'auteur analyse le rapport entre message idéologique et langue d'écriture chez certains romanciers (Godbout, Ferron) et à *Parti pris*. Il montre comment le joul est passé du statut de langage dysphorique et aliénant à celui de langage euphorique. Chez Godbout, le défi à relever serait le suivant: « comment, dans une entreprise collective qui consiste à toucher et à nommer "notre réalité" par "notre langue", arriver en même temps à créer des valeurs authentiquement littéraires, sans porter atteinte à cette fondamentale liberté des codes et des discours propres à l'esthétique individuelle? » (p. 168).

LAMY, Suzanne, *D'elles*, Montréal, l'Hexagone, 1970, 111 p.

Dans ce recueil consacré au repérage et à l'analyse des formes de l'écriture au féminin, l'essayiste met en évidence la dimension orale de ce discours: « Tutoiements, exclamations, phrases nominales, énumérations nombreuses, parfois longuettes, autant de procédés, de discours directs et ouverts, qui traduisent l'appel, le recours à l'autre » (p. 83).

LAMY, Suzanne, et PAGÈS, Irène, (édit.), *Féminité, Subversion, Écriture*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1983, 286 p.

Communications présentées aux XXV^e et XXVI^e Congrès de l'APFUCC, de 1982 et de 1983. Maroussia Hajdukowski-Ahmed étudie la « démythification/démystification du "parler femme" et de la langue » (p. 54) opérée par certaines écrivaines contemporaines. Suzanne Lamy analyse le discours humoristique dans *la Vie en prose* de Yolande Villemaire et Evelyne Voldeng étudie les procédés parodiques dans *l'Euguélionne* de Louky Bersianik. Jeanne Demers et Line McMurray adoptent

une « approche pragmatique » de certains discours manifestaires féminins. Louise H. Forsyth, Caroline Bayard et Barbara Godard s'intéressent toutes trois à la poétique de l'écriture féminine/féministe dans *la Barre du jour*.

Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord. Textes et points de vue présentés par Noël Corbett, Québec, P.U.L., 1990, 398 p.

Ouvrage de référence regroupant une quarantaine d'études et cherchant à « esquisser un tableau vivant de la langue française en Amérique du Nord » (p. ix). Cette anthologie adopte une perspective à la fois historique, politique, culturelle, linguistique et économique. Les textes sont regroupés selon des thèmes : définition du français canadien et québécois, survol et état présent du problème linguistique au Québec, français hors Québec et querelle du joual. Une mise en situation fictive de Roch Carrier illustre les préjugés qui sévissent à l'égard de cette « variété de français, légitime en soi, et hiérarchiquement organisée » (p. xv).

LAROSE, Jean, *la Petite Noirceur*, Montréal, Boréal, 1987, 204 p.

Recueil d'essais, dont la plupart ont paru dans *Liberté*, qui interrogent la modernité québécoise. Trois textes portent plus spécifiquement sur la langue, mais la question du symbolique traverse tout le recueil. Dans son analyse de la pensée de Léandre Bergeron, l'auteur montre comment cette conception de la langue québécoise procède de l'idéologie clérical-nationaliste du XIX^e siècle et dénote un mépris de la pensée en général, de la France et de la langue française perçue comme étrangère, non naturelle et pernicieuse pour le Sujet québécois. « Frais de représentation » traite de la France dans l'imaginaire québécois à travers l'opposition entre l'oral et l'écrit. Cette opposition en recoupe d'autres (culture/technique, artifice/vérité) et est dénoncée comme un « fantasme québécois » (p. 105). « Le pas gagné » décrit le choc de la modernité sur les cultures traditionnelles et leur destruction contemporaine par l'américanisation qui menace aussi l'avenir du français, non seulement au Québec, mais peut-être aussi en France.

LAROSE, Jean, *l'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, 1991, 249 p.

Dans la première partie de l'essai, l'auteur dénonce un discours pédagogique du vécu, qui réduit la langue au statut de pur instrument de communication et qui a conduit à l'élimination de la littérature des programmes d'enseignement.

LECLERC, Jacques, *Langue et société*, Montréal, Mondia Éditeurs, 1986, 530 p.

Ouvrage de référence faisant la synthèse des connaissances sur l'interaction des langues à travers le monde. Le livre se divise en sept parties thématiques: la langue comme mode de communication, la langue comme réalité sociale, les familles linguistiques, les facettes du multilinguisme, le rôle de l'État en matière linguistique, les variations linguistiques dans les sociétés monolingues, l'histoire de la langue française. S'arrêtant plus longuement sur l'aménagement linguistique du Québec, l'auteur fait un retour historique et pose un constat sur la situation actuelle. Il dénonce le bilinguisme pancanadien comme utopique et affirme que la partie n'est pas encore gagnée en ce qui concerne la survie du français.

MAILHOT, Laurent, avec la collaboration de Benoît Melançon, *Essais québécois 1837-1983. Anthologie littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1984, 658 p.

Ouvrage démontrant la permanence de la préoccupation linguistique chez les essayistes québécois. Si, au XIX^e siècle, Octave Crémazie et Olivar Asselin veulent préserver l'intégrité de la langue française, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, Jean-Paul Desbiens et Gaston Miron dénoncent les ravages du jodel, tandis que Jean Marcel et François Charron s'insurgent contre le régionalisme linguistique.

MAILHOT, Laurent, *Ouvrir le livre*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 351 p.

Recueil de textes traitant exclusivement de littérature québécoise. «Michel Tremblay ou le roman-spectacle» fait ressortir la dimension carnavalesque d'une œuvre confondant harmonieusement différents genres, tons, langages, intertextes. Dans un autre article, «Traduction et "non traduction": l'épreuve du voisin étranger», Laurent Mailhot se penche sur la pratique de la traduction au Canada. Il défend la légitimité des «tradaptations» effectuées par certains écrivains québécois, mais préconise plutôt la «non traduction», concept développé par Jacques Brault, pour respecter l'ouverture du texte littéraire.

MAILLET, Marguerite et HAMEL, Judith (édit.), *la Réception des œuvres d'Antonine Maillet*, Moncton, Chaire d'Études acadiennes de l'Université de Moncton, 1989, 339 p.

Communications présentées au colloque 1988 sur Antonine Maillet et portant sur la réception de ses œuvres en France, en Belgique, aux États-Unis, en Ontario, au Québec et en Acadie. La langue utilisée par l'écrivaine occupe une grande place dans les commentaires. Judith C. Perron confronte les analyses de *la Sagouine* avec le modèle tétralinguistique de Gobard. Les critiques littéraires français sont «mal à l'aise pour caractériser

la langue de ses romans », souligne Madeleine Ducrocq-Poirier (p. 52).

MAJOR, Robert, *Parti pris: idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 341 p.

Présentation critique de la conception de la littérature à *Parti pris*, en rapport avec ses principales sources idéologiques et plus particulièrement le marxisme. Analyse de la fonction de la critique littéraire à la revue ainsi que de la thématique des œuvres partipristes. De l'ensemble du phénomène, l'auteur conclut que « *Parti pris* rend triste. Comme tellement d'autres aventures québécoises, il aura manqué de souffle, il n'aura pas su aller au bout de ses virtualités et se sera lui-même sabordé avant d'avoir donné sa pleine mesure » (p. 322).

MARCEL, Jean, *Pensées, passions et proses*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 399 p.

Recueil d'essais déjà publiés pour la plupart et traitant des sujets les plus éclectiques dans les domaines de la littérature étrangère et québécoise, du cinéma et de l'opéra. Dans la partie consacrée aux « Questions de langue et d'identité », l'auteur s'interroge sur l'origine de la diversification des langues, sur le processus de normalisation et sur l'avenir de la langue française. Selon Jean Marcel, c'est la langue qui « donne lieu à l'innovation culturelle », aussi prend-il fermement position pour la promotion du français au Québec et réclame-t-il des mesures concrètes de l'État.

MAUGEY, Axel, *la Francophonie en direct*, Québec, Conseil de la langue, 1987, 187 p.

Interviews de personnalités québécoises et canadiennes, parmi lesquelles se trouvent quelques écrivains, à propos des enjeux politiques et culturels de la francophonie.

MAURIS, Jacques (édit.), *la Crise des langues*, Québec, Conseil de la langue française/Le Robert, 1985, 489 p.

Présentation, dans une perspective comparatiste, de la situation des langues dans le monde, par vingt et un auteurs de dix-sept nationalités différentes. Analysant « la crise du français au Québec », Maurais rappelle l'augmentation de l'utilisation du français dans des secteurs névralgiques comme l'économie, à la suite des législations linguistiques. « La qualité de la langue, ajoute-t-il, n'est plus une fin en soi mais est considérée comme le fruit d'une utilisation de plus en plus étendue du français. »

NEPVEU, Pierre, *l'Écologie du réel*, Montréal, Boréal, 1988, 243 p.

Recueil d'essais qui proposent une relecture de la littérature québécoise moderne. Outre des remarques sur le grotesque, ce langage « hybride, instable, expressionniste » (p. 118), c'est dans le chapitre sur les « écritures migrantes » que l'on retrouve des réflexions sur le rapport à la langue, lié au thème de l'exil, omniprésent dans la littérature québécoise. En conclusion, l'auteur souligne que, dans une société décentrée, la traduction, dans une perspective dialogique, est destinée à être de plus en plus un phénomène important et hautement signifiant dans la littérature québécoise.

NOËL, Danièle, *les Questions de langue au Québec, 1760-1850*, Québec, Éditeur officiel du Québec, « Dossier du Conseil de la langue française », 1990, 397 p.

Portrait sociolinguistique des années qui ont suivi la Conquête et analyse des rapports de pouvoir entre le français et l'anglais, dans une situation où l'administration était de langue anglaise et la grande majorité de la population de langue française. Étude des étapes et des stratégies qui ont permis aux Canadiens de justifier l'usage de leur langue dans une colonie britannique. Cet ouvrage est la première véritable histoire des questions de langue au Québec.

OUELLETTE, Fernand, « Retour aux sources », dans *Écrire en notre temps*, Montréal, HMH, 1979, pp. 103-106.

L'auteur évoque cette « pression de l'histoire sur l'écrivain québécois » (p. 103) qui lui interdit de s'adonner aux « beaux tournois théoriques » (*idem*) et constate « qu'aujourd'hui le seul véritable problème de langue, le plus aigu, le plus grave qui se pose [aux] écrivains québécois [...] est celui de l'écriture dans une société qui vise au bilinguisme intégral, considéré d'ailleurs par ses politiciens comme le plus grand projet qu'ils puissent lui dessiner » (p. 103).

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *l'Amour de la carte postale*, Montréal, Québec/Amérique, 1987, 260 p.

La quatrième partie de ce recueil d'essais est consacrée à la langue du point de vue de la vision de l'Autre. L'auteure analyse les rapports entre le centre et la périphérie et la subordination de cette dernière aux normes du centre. Elle constate une prise de conscience de la relativité de la norme depuis deux décennies, à cause de facteurs extralinguistiques (décolonisation, migrations, affaiblissement du centre). Le même type de questions se pose aussi pour le genre des mots, qui ne relève pas de facteurs purement linguistiques mais reflète les rapports sociaux.

RICARD, François, *la Littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal, 1985, 193 p.

Dans ce recueil d'articles consacrés à la littérature québécoise et à d'autres littératures, un chapitre porte sur la politique linguistique fédérale. À partir de la publication d'une mappemonde intitulée «Langues du monde/World Languages» par le Commissaire aux langues officielles du Canada, l'auteur s'interroge sur l'adéquation, établie implicitement par cette carte, «entre langue constitutionnelle ou légale d'une part, et langue "d'usage" ou de "communication", d'autre part» (p. 174), et sur les partis pris idéologiques qui font dessiner un Canada bicolore, où le français et l'anglais sont également répartis d'un océan à l'autre.

ROBIN, Régine, *le Roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Éditions du Préambule, «L'Univers du discours», 1989, 196 p.

Par ce discours hybride, l'essayiste retrace son cheminement intellectuel. Dans un chapitre consacré au «langues du post-modernisme», elle introduit la notion «d'interlangue», soit «[le] rapport imaginaire [...] que l'écrivain entretient avec sa langue maternelle (rapport d'amour, de fixation, de haine, de rejet, d'ambivalence ou rapport de transparence illusoire), et avec les autres registres sociaux qui constituent son univers langagier [...]» (p. 171). Dans le cas de la littérature québécoise, cette interlangue minoritaire témoignerait d'une «obsession de l'identité» (p. 176).

ROYER, Jean, *Romanciers québécois. Entretiens*, Montréal, l'Hexagone, «Typo», 1991, 332 p.; *Poètes québécois. Entretiens*, Montréal, l'Hexagone, «Typo», 1991, 280 p.

Ces entretiens, pour la plupart déjà connus par les cinq tomes d'*Écrivains contemporains (1979-1989)*, du même auteur, offrent une courtépointe vivante des réflexions de romanciers et de poètes sur leur propre pratique et sur leur attitude quant à la langue littéraire.

SARKANY, Stéphane, «Sociologie du texte biculturel. Le *Salut Galarneau!* de Jacques Godbout», dans *Québec Canada France. Le Canada littéraire à la croisée des cultures*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1985, pp. 193-213.

Étude de *Salut Galarneau!* à partir du modèle de Jean-Claude Passeron emprunté à la sociologie de la culture. Par ses emprunts à l'anglais, ce texte diglossique intériorise la domination anglo-américaine, tout en la parodiant, en la critiquant.

SHEK, Ben-Zion, *Social Realism in the French-Canadian Novel*, Montréal, Harvest House, 1977, 326 p.

Études des romans québécois, dont ceux de Gabrielle Roy et de Roger Lemelin, inspirés par le réalisme social. Ben-Zion Shek note que si dans *Bonheur d'occasion* Gabrielle Roy parvient habilement à rendre une langue populaire truffée d'anglicismes, c'est *le Cassé* de Jacques Renaud et l'école de *Parti pris* qui feront disparaître le clivage entre la narration et les dialogues en joual.

SIMON, Sherry, *L'Inscription sociale de la traduction au Québec*, Québec, Office de la langue française, 1989, 112 p.

Étude qui montre les modifications du discours québécois sur la traduction, perçue comme une réalité sociale, et ses rapports avec une idéologie de la langue. Il existe deux discours distincts sur la traduction. Le premier, plutôt rare, concerne la traduction des livres et est « axé sur les dimensions culturelles de la traduction. Le second, massif et omniprésent, insiste sur les conséquences linguistiques de la traduction commerciale et administrative » (pp. 33-34). Cette dernière est souvent perçue comme une « infraduction », une traduction de la langue forte vers la langue faible et qui peut ouvrir la voie à l'anglicisation.

SIMON, Sherry et al., *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ Éditeur, « Études et Documents », 1991, 185 p.

Quatre études formant une « analytique » de l'« identitaire », c'est-à-dire de « l'identité considérée comme construction » (p. 9) et postulant l'hétérogénéité de la littérature québécoise comme point de départ de l'analyse. Sherry Simon réévalue la notion de culture en rapport avec celle d'ethnicité, d'espace social et d'entrecroisement des discours. Pierre L'Hérault analyse comment l'hétérogène se glisse dans le texte par la « critique du discours nationaliste » (François Charron), par l'écriture immigrante (Régine Robin) et au féminin (France Théoret). Alexis Nouss rapproche les contes de Ferron du concept de « littérature mineure » et reprend la distinction ferronienne entre « langue complète » et « langue vernaculaire ».

SODERLIND, Sylvia, *Margin, Alias, Langage and Colonization in Canadian and Québécois Fiction*, Toronto, University of Toronto Press, 1992, 165 p.

Analyse des effets linguistiques et des signes textuels de l'altérité dans des textes littéraires canadiens et québécois, l'altérité étant conçue dans un sens large comme un aspect inhérent à la marginalité et un concept central du discours de la colonisation. Discussion des notions de déterritorialisation, de postmodernisme et de postcolonialisme. La comparaison mène à cette conclusion : « *The postcolonial endeavour is both more relevant*

and more visible in the Québécois texts with their emphasis on the "recuperative work" on the level of language, which is inevitably reflected in territorial strategies, while the homeless of their Canadian counterparts is mirrored in the non-territorial strategies that attest to the diffuseness of its contestary position» (p. 228).

THÉORET, France, *Entre raison et déraison*, Montréal, les Herbes Rouges, 1987, 164 p.

Recueil d'essais qui sonde les différentes facettes de l'écriture. La langue demeure au centre du débat. France Théoret cherche à s'approprier cette langue qu'elle ne possède pas. Elle raconte les obstacles surmontés pour en arriver à être un «sujet pensant dans la langue» (p. 18) et commente les différentes stratégies adoptées par les femmes afin de s'inscrire dans le langage. Son pari est différent: «ne pas poser le féminin au départ de l'écriture, mais travailler le langage de telle sorte que le féminin apparaisse dans l'écriture» (p. 101).

TOUGAS, Gérard, *Destin littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 206 p.

Rappel de la situation particulière des littératures francophones par rapport aux autres littératures «coloniales» d'Amérique: «à l'encontre des semences anglo-saxonnes, espagnoles et lusitaniennes qui, toutes, ont produit des entités autonomes et puissantes, celles de la France demeurent fragiles» (p. 27). Commentant la langue de quelques écrivains québécois, l'auteur prévoit que la solution finalement retenue sera, pour des raisons extralittéraires (faiblesse numérique des francophones, structures de la société), moins radicale que celles des écrivains américains, qui ont réduit l'écart entre langue écrite et langue parlée: «La prose québécoise est destinée à poursuivre son développement à mi-chemin entre les joualisants et les dentellières» (p. 171).

Translation in Canadian Literature, Actes d'un colloque sur la littérature canadienne tenu les 16 et 17 avril 1982, Ottawa, les Presses de l'Université d'Ottawa, 1983, 130 p.

Plusieurs aspects de la traduction sont abordés dans ces communications. Peut-on dépasser les deux conceptions antagonistes de la traduction au Canada (communion avec l'Autre ou domination de l'Autre) vers un troisième terme (E.D. Blodgett)? Suit un historique de la traduction au XIX^e siècle (David M. Hayne) et au XX^e (R. Giguère), où l'étude des statistiques révèle que, si le Canada anglais a découvert la littérature québécoise à partir des années soixante, la réciproque n'est pas encore vraie. Les rapports entre le contexte politique canadien et la traduction sont étudiés par Larry Shouldice. Faut-il élargir le concept de traduction?, se demande Basil D. Kingstone à la suite de George Steiner. Enfin, Philip Stratford

dévoile des secrets de fabrication dans son « anatomie » de la traduction de *Pélagie-la-Charette*.

TRUDEAU, Danielle, *Léandre et son péché*, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, 125 p.

À la fois étude et pamphlet, cet ouvrage, écrit en grande partie en « québécois », est une dénonciation des thèses de Léandre Bergeron. L'auteure attaque à la fois la méthodologie (l'ignorance « des principes de la lexicographie », p. 109) et l'idéologie (« manifestation d'un esprit naïf voulant ordonner la langue à partir d'un idéal politique et social », p. 110) de Bergeron. « J'ai voulu opposer *un* discours québécois, le mien, à un autre qui prétend trop facilement être la voix du Québec » (p. 107).

VIGNEAULT, Robert (édit.), *Langue, littérature, culture au Canada français*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Cahiers du C.R.C.C.F. » 12, 1977, 117 p.

Actes d'un colloque au cours duquel Jean-Paul Desbiens (le Frère Untel) intervient pour dire que la littérature québécoise est une « littérature de résistance » et que le problème de la langue s'y inscrit dans le politique. « La guerre du français contre le joual est gagnée » (p. 66), ajoute-t-il. Jean Marcel analyse l'objet littéraire comme résultant de la « demande d'originalité d'information » de la part du lecteur et de l'« offre de lisibilité » de la part de l'écrivain. Cette perspective théorique lui permet de décrire l'histoire littéraire du Québec suivant les transformations du « code » d'écriture dont fait partie la langue.

3. Articles et témoignages

ARGUIN, Maurice, « Le joual les quat'fers en l'air », *Québec français*, n° 35, octobre 1979, pp. 56-58.

Tentative de description du « joual de roman » à l'époque de *Parti pris*. Le joual se situerait dans une époque transitoire, « entre la mort du Canadien français et la naissance du Québécois » (p. 58).

AUDET, Noël, « Pour la langue », *Chroniques*, 1: 8-9, août-septembre 1975, pp. 9-19.

Le débat du joual est dépassé. La langue québécoise doit se maintenir le plus près possible du français international pour contrer la menace de l'énorme masse démographique anglophone entourant le Québec et la politique du bilinguisme/biculturalisme.

BEAUPRÉ, Viateur, «Les téléromans au Québec», *l'Action nationale*, LXX: 8, 1983, pp. 760-763.

«La langue des téléromans est insipide, artificielle et banale parce que leur contenu est insipide, artificiel et banal» (p. 961), soutient l'auteur qui reproche aux téléromans de s'en tenir «au niveau des apparences», alors que la vie quotidienne «n'est pas fatalement superficielle».

BELLEAU, André, «Littérature et politique», *Stratégie*, n° 8, printemps 1974, pp. 65-68.

S'il est nécessaire d'assumer une langue québécoise «particularisée par l'éloignement, l'espace et la domination socio-économique étrangère» (p. 67), il faut dénoncer ceux qui veulent «empêcher un peuple d'accéder au pouvoir en lui bloquant l'accès au langage» (p. 68).

BERGERON, Léandre, «Pour une langue québécoise», *Chroniques*, I: 3, mars 1975, pp. 2-6.

En prenant conscience de leur spécificité, les Québécois ont délaissé l'appellation de «joual» pour «langue québécoise». Reste à franchir la deuxième étape: rapatrier la norme linguistique. Il faut codifier cette norme par un «usage québécois» qui ne soit pas au service de l'élite.

BERGERON, Léandre, «De l'attitude de cocon chez certains Québécois», *Chroniques*, I: 4, avril 1975, pp. 64-67.

Parler québécois est un acte de résistance contre l'impérialisme américain et français. Mais il ne faut pas adopter «l'attitude cocon» et refuser tout contact avec l'étranger. Au contraire, la connaissance de la langue d'autrui est nécessaire pour contrer la domination.

BERGERON, Léandre, «Pour une langue québécoise 2», *Chroniques*, I: 6-7, juin-juillet 1975, pp. 150-155.

Aperçu historique de la langue québécoise: cette langue populaire réprimée s'est développée parallèlement à une langue importée reposant sur les normes françaises. La norme étrangère est à rejeter car elle implique un asservissement, alors que la norme québécoise reste encore à articuler.

BOUCHARD, Chantal, «De la "langue du grand siècle" à la "langue humiliée". Les Canadiens français et la langue populaire, 1879-1970», *Recherches sociographiques*, XXIX: 1, 1988, pp. 7-21.

Examen d'une centaine d'extraits de presse qui amène l'auteure à distinguer trois étapes dans l'évolution de l'insécurité linguistique des Québécois: la négation complète de leur parler (1880-1910), la revalorisation de la langue paysanne (1910-1940) et la stigmatisation du «joual» (1940-1970).

BOURASSA, André G., «Une langue pour le lecteur et une pour le spectateur?», *Lettres québécoises*, n° 27, automne 1982, pp. 46-48.

Discussion sur la langue «flottante» de la dramaturgie québécoise. Un trop grand écart sépare l'écrit de la transcription de la langue parlée. Or, d'après l'auteur, un texte de théâtre publié, au même titre que toute autre œuvre littéraire, doit adopter un français québécois standard accessible au reste de la francophonie.

BOURASSA, André G., «Germain ou Gaulois? Livre ou livraison?», *Lettres québécoises*, n° 35, automne 1984, pp. 56-58.

Commentaire sur la langue dans le théâtre de Jean-Claude Germain. Son écriture «hyperréaliste des particularités linguistiques québécoises» (p. 57) est préférée à la «pseudo-transcription phonétique néo-réaliste de certains épigones» (p. 57).

BRISSET, Annie, «Translation & Parody. Quebec Theatre in the Making», *Canadian Literature*, n° 117, été 1988, pp. 92-106.

Analyse d'un phénomène significatif dans le théâtre québécois, l'amalgame entre deux termes antinomiques, la traduction et la parodie, et de ses motivations et implications idéologiques.

BRISSET, Annie, «In Search of a Target Language. The Politics of Theatre Translation in Quebec», *Target*, 1: 1, 1989, pp. 9-27.

Au Québec, le français a été remplacé petit à petit par le vernaculaire comme langage de la scène théâtrale. Une des conséquences de ce phénomène fut l'apparition de traductions «en québécois» d'œuvres étrangères (Brecht, Shakespeare). Cependant, la spécificité du français du Québec n'étant vraiment reconnaissable que dans les classes ouvrières, ces traductions sont souvent marquées par la «prolétarianisation» du langage et l'abaissement du statut social des personnages.

COATES, Carol, F., «Language as Masque. *Les Faux-Brillants* of Jean-Claude Germain», *Québec Studies*, 1: 1, 1983, pp. 178-190.

Analyse des divers codes linguistiques dans la recreation par Jean-Claude Germain d'une pièce du XIX^e siècle québécois. Le «beau langage» y est présenté comme un masque pour la duplicité et l'escroquerie, alors que le langage populaire est celui de l'authenticité.

COTNOIR, Louise, «Au dire des frontalières», *NBJ*, n° 78, mai 1979, pp. 64-84.

Au dire de l'auteure, tout le chemin reste encore à faire dans l'écriture des femmes car parler au féminin, c'est travailler à partir d'une «langue appauvrie et presque inexistante, découvrir l'évident de l'expression quand il s'agit de la conjuguer avec le vécu» (p. 71).

COTNOIR, Louise, «Le Genre marqué*», *NBJ*, n° 133, décembre 1983, pp. 78-86.

Les femmes sont à la recherche de leur identité et des mots pour la dire, car le code linguistique, la culture et l'héritage symbolique jouent contre elles. Elles doivent se forger leur propre langue bâtarde, en bouleversant la grammaire et les règles.

FILTEAU, Claude, «*Le Cassé* de Jacques Renaud: un certain parti pris sur le vernaculaire français québécois», *Voix et images*, V: 2, hiver 1980, pp. 271-291.

Le projet de cet article est d'examiner «l'interaction des codes romanesques et des formations idéologiques qui les recourent à travers une certaine représentation de la grammaticalité du langage» (p. 272). L'analyse mène à la conclusion que «la nouvelle de Renaud se situe dans une problématique existentialiste de l'aliénation et de la perte d'identité qu'elle dépasse» (p. 287).

FILTEAU, Claude, «*Les Cantouques* de Gérard Godin: cohésion textuelle et contextualisation en discours», *Itinéraires et Contacts de culture*, vol. 6, Paris, L'Harmattan, 1985, pp. 121-140.

Étude des poèmes de Godin à travers les «ruptures de contexte» ou «discordances contextuelles» introduisant la logique discursive de la langue parlée dans l'œuvre et «ouvrant singulièrement le poème aux formes d'un récit brisé» (p. 124) selon la tradition nord-américaine.

GAGNON, Madeleine, «Poélitique», *les Herbes Rouges*, n° 26, février 1975, n.p.

Plaidoyer très engagé en faveur d'une écriture réaliste. Le langage est une pratique sociale qui doit témoigner de son appartenance au «peuple», d'après l'écrivaine qui s'insurge à la fois contre l'ordre social et les normes grammaticales.

GAREBIAN, Keith, «Liberation in the Rag-and-Bone Shop», *Canadian Literature*, n° 66, automne 1966, pp. 112-116.

Compte rendu de la traduction anglaise des *Belles-Sœurs* et de *Hosanna* de Michel Tremblay. L'article insiste sur l'importance

du joul dans *les Belles-Sœurs* comme expression de la condition sociale des personnages et sur la difficulté de le traduire.

GAULIN, André, «André Langevin», *Québec français*, n° 22, mai 1976, pp. 26-27.

Analyse de la «pensée culturelle» d'André Langevin dans laquelle «la survie de la langue et de la culture française prend une place capitale» (p. 26), tant chez l'essayiste que chez le romancier.

GAUVIN, Lise, «Problématique de la langue d'écriture au Québec de 1960 à 1975», *Langue française*, «Le français au Québec», n° 31, septembre 1976, pp. 74-90.

Présentation, dans une perspective historique, des enjeux d'une question qui met en cause le statut d'une littérature et détermine les phases de son autonomisation. «Les déplacements de l'argumentation sur ce point, de même que les utilisations fort diverses par les écrivains de lexiques plus ou moins communs, permettent de suivre ce cheminement qui, de Crémazie à *Parti pris* et à Victor-Lévy Beaulieu, interroge la notion même de littérature ou s'interroge, comme ce fut d'abord le cas, sur les conditions d'existence et la spécificité d'une littérature "canadienne"» (p. 75).

GAUVIN, Lise, «La saison de l'inconfort: *Parti pris* et le littéraire en question», *Cahiers de l'ISSH. Littérature et idéologie*, «La mutation de la société québécoise de 1940 à 1972», 1976, pp. 218-234.

Analyse du champ littéraire, tel que présenté à *Parti pris*, à la fois comme système clos et interdépendant. Deux grandes tendances se dessinent à la revue: une réflexion sur la littérature comme institution et la mise en place d'une écriture critique.

GAUVIN, Lise, «L'Écrivain et la langue au Québec», *Europe*, «Littérature nouvelle du Québec», n° 731, mars 1990, pp. 4-13.

Analyse de la *surconscience* linguistique de l'écrivain québécois et des stratégies textuelles développées au cours des dernières années. «L'identification d'une littérature québécoise, en même temps qu'elle passe par la question de la langue, la dépasse également dans la mesure où cette littérature a acquis un niveau d'autonomie suffisant pour, jusqu'à un certain point, éviter la cristallisation sur ce sujet et légitimer ses propres usages.»

GAUVIN, Lise, «La *surconscience* linguistique de l'écrivain francophone; positions des revues québécoises», *Revue de l'Institut de sociologie*, Université libre de Bruxelles, septembre 1992, pp. 83-103.

Examen de la notion d'irrégularité, en regard de celle de *surconscience*. Analyse des positions/interventions de quelques revues québécoises (1960-1990) dans la définition d'un champ littéraire distinct.

GODIN, Gérald, «Ottawa et le français», *l'Action nationale*, LXXIII: 3, 1983, pp. 195-198.

«La politique fédérale à l'égard de la langue française au Canada tient en gros dans les principes suivants: renforcer le français là où il est au stade terminal; rester passif là où il a des chances réelles de s'affirmer et l'affaiblir là où il est fort» (p. 195), soutient le ministre-poète qui accuse aussi Ottawa de dissimuler la triste réalité de l'assimilation des francophones.

GODIN, Jean-Cléo, «Le "tant qu'à ça" d'Albertine», *Québec Studies*, n° 11, hiver 1991, pp. 111-116.

Commentant le «tant qu'à ça» qui ouvre la pièce *Albertine en cinq temps* de Michel Tremblay, l'auteur montre que le dramaturge se soucie de plus en plus de mettre en évidence la beauté de la langue parlée, ne serait-ce que pour dissiper le malentendu «voulant que les personnages qu'il crée, parce qu'ils vivent dans la misère et la laideur, soient pour autant laids» (p. 115).

HÉBERT, François, «Écrire l'Amérique en français», *Liberté*, n° 139, janvier-février 1982, pp. 87-93.

À partir de l'étymologie des mots «royaume» et «réalité», l'auteur s'interroge: «Qu'est-ce qu'un pays? Un désir et une réalité souvent assez différents l'un de l'autre» (p. 89). Pour les Québécois, une «seule certitude: [la] langue» (p. 91), «dernier bastion de [l']identité et cela place tout un peuple dans la situation même de l'écrivain» (p. 93).

HESBOIS, Laure, «Les monologues de Sol: une initiation à la langue-Moi», *Voix et images*, VII: 1, automne 1981, pp. 119-130.

Description du langage de Sol comme une «langue-Moi» visant à présenter une certaine vision de la société par l'utilisation de l'ignorance simulée d'un innocent. Mais ce langage reste toujours adapté à la communication, d'où son efficacité.

HODGSON, Richard et SARKONAK, Ralph, «Deux hors-la-loi québécois: Jacques Godbout et Jacques Poulin», *Québec Studies*, «Language and Law», n° 8, 1989, pp. 27-36.

Mise en rapport du procédé de *code-switching* à l'œuvre dans les romans *Volkswagen Blues* de Poulin et *Une histoire américaine* de Godbout avec le statut de hors-la-loi des personnages.

HOUDEBINE, Anne-Marie et PLEYNET, Marcelin, «De l'écrivain au linguiste, sur les langues», dans *Dossier Québec*, Paris, Stock, 1979, pp. 463-482.

Dans cet entretien, Anne-Marie Houdebine, linguiste, après avoir analysé les composantes du français parlé au Québec, constate, tout comme Marcelin PleyNET, que les virtualités et les singularités du français québécois, qui en font à leurs yeux une langue plus créatrice que le français hexagonal, ne sont pas vraiment exploitées dans la littérature québécoise, sauf par quelques écrivains.

«Le Joul: mort ou vif?», *l'Actualité*, XVI: 13, 1^{er} septembre 1991, pp. 16-22.

Enquête sur la situation du joul au Québec réalisée par la journaliste Hélène de Billy. Le constat qui s'en dégage est que «l'ère du joul à tout prix est terminée» (p. 16). Tant dans la littérature que dans la chanson, au cinéma et au théâtre, on utilise maintenant tous les niveaux de la langue. Suit une entrevue avec Michel Tremblay qui soutient que le joul n'est pas mort, qu'il est utilisé au théâtre pour certains personnages, mais qu'il n'a jamais été question, dans son esprit, d'en faire une «langue nationale». «On peut écrire aujourd'hui dans n'importe quelle langue» (p. 22).

«Langue et lutte des classes», éditorial, *Chroniques*, n° 15, mars 1976, pp. 4-12.

Survol rapide des nombreuses prises de position sur la langue énoncées dans la revue. On s'accorde pour rejeter le bilinguisme devant le danger que représente la masse démographique anglophone avoisinante. Les données sociales du problème linguistique sont mises de l'avant. Niveaux de langue, compétence linguistique et classes sociales sont intimement liés. Le collectif en conclut que la solution se doit d'être politique.

LAROCHE, Maximilien, «Esquisses d'une sémantique du créole haïtien et du joul québécois», *Voix et images du pays*, IX, 1975, pp. 239-260.

Comparaison entre le joul québécois et le créole haïtien de façon à mettre en évidence «une double résistance, celle du locuteur africain d'Haïti par rapport au français, celle du locuteur français du Québec par rapport à l'anglais». Cette perspective comparatiste est reprise, d'un point de vue thématique, par Maximilien Laroche dans *la Découverte de l'Amérique par les Américains* (Grelca, Université Laval, «Essais» n° 6, 1989, 280 p.). Dans *la Double Scène de la représentation. Oralité et Littérature dans la Caraïbe* (Grelca, Université Laval, «Essais», n° 8, 1991, 234 p.), il étudie le double jeu auquel se livre l'écrivain diglotte, tiraillé entre oralité et littérature, et

propose le concept d'« oraliture » pour rendre compte de ce phénomène.

LAVOIE, Thomas, « Les régionalismes de Charlevoix dans *Menaud, maître-draveur* », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada*, « Histoire de Menaud », n° 13, hiver-printemps 1987, pp. 119-128.

Relevé, à partir de la première version de *Menaud* — celle où les québécoismes sont les plus nombreux —, du vocabulaire charlevoisien, précédé d'une brève analyse des positions de l'écrivain à propos du parler populaire.

MAILHOT, Laurent, « De la littérature orale au théâtre », *Québec français*, n° 49, mars 1983, pp. 40-43.

Après avoir défini le monologue, Laurent Mailhot (qui a publié, avec Doris-Michel Montpetit, une anthologie des *Monologues québécois, 1880-1980*, Leméac, 1980) remarque qu'il apparaît dans les périodes de changement, de bouleversement et de transition. Son univers, qui « apprivoise la ville et la modernité » (p. 41), est celui des petites gens. Le monologue « parle de tous à chacun, sur un mode personnel et confidentiel — comme autrefois on se donnait des nouvelles de la parenté et du voisinage » (p. 41). Cette « parole théâtralisée » a trouvé tout naturellement sa place à l'intérieur du théâtre québécois.

MAILLET, Antonine, « L'écrivain minoritaire et son public », dans *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques, III*, Alain Baudot, Jean-Claude Jaubert & Ronald Sabourin (édit.), Québec, CIRB, 1980, pp. 147-152.

Prise de position pour la défense de la langue et de la culture acadiennes. Antonine Maillet réclame le droit à la différence. Elle se permet d'écrire des mots « pour le plaisir, parce qu'ils sont beaux » (p. 152). Elle n'a de comptes à rendre qu'à ses ancêtres, ces « écrivains oraux », qui lui ont donné sa langue en héritage.

MAJOR, André, « Langagement (1960-1975) », *Voix et images*, I: 1, septembre 1975, pp. 120-124.

L'auteur trace un portrait du climat intellectuel des années soixante et dénonce l'actuel silence des intellectuels, qui favorise la confusion, de même que la valorisation du jocal, « ce bégaiement de dépossédé » (p. 123). Il plaide pour « langage-mment » de l'écrivain, car le langage peut changer les choses en les nommant, en les montrant.

MAJOR, Robert, « Le jocal comme langue littéraire », *Canadian Literature*, n° 75, hiver 1977, pp. 41-51.

Dans le *Cassé* de Jacques Renaud, l'auteur relève un décalage significatif entre le style du narrateur, ses interpellations, et

celui des personnages, ce qu'il perçoit comme un grave défaut d'écriture.

MELANÇON, Benoît, « Le statut de la langue populaire dans l'œuvre d'André Belleau ou La reine et la guidoune », *Études françaises*, xxvii : 1, 1991, pp. 121-132.

Abordée par le biais de la critique, la question de l'insertion de la langue populaire dans la langue littéraire modifiera la pratique d'écrivain d'André Belleau. L'influence de Bakhtine sera, à cet égard, déterminante et Belleau surmontera la « discordance lexicale » des premiers écrits pour en arriver à maîtriser les divers niveaux linguistiques (p. 123). Benoît Melançon a en outre publié un important dossier portant sur « La littérature québécoise et l'Amérique » dans un numéro précédent de la revue *Études françaises* (xxvi : 2, 1990, pp. 65-108).

MELANÇON, Robert, « Le Poète est un traducteur », *Canadian Literature*, n° 117, été 1988, pp. 108-112.

Analyse des rapports étroits entre l'écriture de la poésie et sa traduction. Les contraintes qu'imposent la traduction sont à la fois un défi et une source d'enrichissement pour le poète qui doit proposer sa propre interprétation de l'œuvre d'un autre. L'auteur affirme que « le traducteur est le lecteur idéal » et que « traduire un poème, c'est peut-être pratiquer la seule forme de critique qu'il appelle » (p. 110).

MEZEI, Kathy, « Literary Translation as a Vehicle of Assimilation in Quebec », *Canadian Literature*, n° 119, été 1988, pp. 11-23.

La traduction est-elle neutre ou peut-elle servir à gommer les différences culturelles et favoriser ainsi l'assimilation ? C'est la question que soulève cet article qui s'appuie sur des exemples pour montrer qu'il existe des effets pervers de la traduction quand le traducteur pense d'abord à ses lecteurs et a tendance à effacer les différences, ou à occulter le politique, pour intégrer le texte québécois à la littérature canadienne-anglaise.

MICHON, Jacques, « Aspects du roman québécois des années soixante », *The French Review*, « Numéro spécial sur le Québec », LIII : 6, mai 1980, pp. 812-815.

La transformation du roman québécois au cours des années soixante est expliquée par l'intrusion de la langue parlée/populaire dans la narration, l'« interférence des niveaux d'énonciation » et le recours à la parodie.

MIRON, Gaston, « Les Signes de l'identité », *Québec français*, n° 52, décembre 1983, pp. 22-23.

Discours de réception lors de la remise du Prix David. L'auteur établit les liens entre la poésie et la langue, l'individuel et le

collectif. Il constate que l'identité québécoise a changé depuis les années soixante, passant de canadienne-française à québécoise, et que la littérature «est un processus historique en interaction avec les autres». Il affirme que si la poésie est «une autre langue dans la langue», si elle n'a «qu'une seule patrie, la langue», la langue du poète, elle, a une patrie: le Québec.

PIETTE, Alain, «Les langues à Papineau», *Voix et images*, IX: 3, 1984, pp. 113-127.

Analyse du roman de Jacques Godbout, *les Têtes à Papineau*, qui met en lumière les contradictions et les paradoxes de la société québécoise. «C'est en polarisant l'attention du lecteur sur le matériau de la langue qu'on veut lui parler du texte national» (p. 124).

PINGUET, Fabienne, «L'identité à travers la langue», *Écriture 31*, «Écrivains du Québec», automne 1988, pp. 287-291.

Critique des romans *Maryse* et *Myriam première* de Francine Noël. Le personnage de Maryse est perçu comme une représentation de la situation linguistique au Québec.

«Rapport principal artistique/politique; Rapports secondaires langue/artistique (/) langue/politique», éditorial, *Stratégie*, n° 8, printemps 1974, pp. 17-39.

Selon le collectif *Stratégie*, la rhétorique assure «l'inscription d'un point de vue politique dans la langue» (p. 25). Dans la littérature réaliste qui utilise la langue populaire, la révolution est fictive, car uniquement formelle. Une vraie littérature progressiste, celle de Miron, de Lalonde, de Chamberland, assure «l'intervention de conflits actuels ou historiques dans la fiction» (p. 37).

REID, Gregory J., «An Eye for an Ear: *Fifth Business* and *la Grosse Femme d'à côté est enceinte*», *Studies in Canadian Literature*, XIV: 2, 1989, pp. 128-148.

Comparaison de deux romans, l'un de Robertson Davies, l'autre de Michel Tremblay, qui fait ressortir la tendance à l'oralité dans les lettres québécoises et la tendance à la «visuallité» du récit dans la littérature canadienne-anglaise.

RESCH, Yannick, «Michel Tremblay et le bonheur de parler: lecture de *C't'à ton tour Laura Cadieux*», *Littérature*, «Recherches québécoises», n° 66, mai 1987, pp. 91-100.

Étude du monologue à partir de l'inscription de la langue orale et de l'usage qui est fait des expressions populaires et des sacres.

RICARD, François, « Notre contemporain, Louis Fréchette », *Liberté*, n° 94, 1974, pp. 125-137.

Article qui interroge la soudaine réhabilitation de Louis Fréchette et dénonce la valorisation, pour des raisons idéologiques, du versant joual de cette œuvre.

RICHLER, Mordecai, « A Reporter at Large », *The New Yorker*, 23 septembre 1991.

Ce pamphlet, présenté comme un reportage, est une virulente dénonciation des lois linguistiques québécoises. Le Québec y est dépeint comme une société tribale, antisémite, intolérante, et qui n'aurait pas évolué depuis les années trente. Cet article a provoqué de nombreuses réactions au Québec et au Canada anglais. La directrice du *Devoir*, Lise Bissonnette, lui a consacré deux éditoriaux.

ROBIN, Régine, « Entre l'enfermement communautaire et le désastre individualiste: une voix pour l'écriture juive », dans *l'Invention juive*, Actes du colloque du groupe "Montréal imaginaire" tenu le 2 mars 1990, Université de Montréal, 1991, pp. 5-24.

Pour l'auteure, « l'écriture juive est une métaphore pour la position de l'écriture tout court, car c'est une position de l'écart, de l'interstice, de la non-coïncidence, de la différence au sens que Jacques Derrida donne à ce terme » (p. 9). Montréal lui apparaît comme le « lieu de l'innovation possible de l'écriture comme jeu sur les divers intertextes, [...] sur les diverses langues [...] » (p. 23).

SCHONBERGER, Vincent L., « The Problem of Language and the Difficulty of Writing in the Literary Works of Gabrielle Roy », *Studies in Canadian Literature*, XIV: 1, 1989, pp. 127-138.

Analyse de la thématization de l'écriture, au sens littéral (l'orthographe, l'alphabet) comme au sens figuré (l'expression de soi), qui montre que, pour Gabrielle Roy, la langue est opaque. Dans *Alexandre Chenevert*, surtout, le problème de la représentation par le langage est central.

SHEK, Ben-Zion, « Quelques réflexions sur la traduction dans le contexte socioculturel canado-québécois », *Ellipse*, n° 21, 1977, pp. 111-117.

Tandis que la traduction officielle, au Canada, est toujours allée de l'anglais vers le français, la traduction littéraire fonctionne essentiellement en sens inverse. La notion sociolinguistique de « diglossie » jette une nouvelle lumière sur cette contradiction apparente.

SIMON, Sherry, «Écrire la différence. La perspective minoritaire», *Recherches sociographiques*, XXV: 3, septembre-décembre 1984, pp. 457-465 (repris dans une version légèrement modifiée sous le titre «The Language of Difference», *Canadian Literature*, Supplément n° 1, 1987, pp. 119-128).

Cet article, qui adopte une perspective autre que l'habituelle perspective sociologique, traite de «l'exploration de la culture québécoise à partir d'une perspective minoritaire», à travers les œuvres de quatre écrivains qui abordent la problématique du langage littéraire en y inscrivant leurs différences. Le «théâtre de la différence» (Fennario, Micone) et la destruction de la linéarité du récit (Robin, Jonassaint) sont autant de façons de créer un nouvel espace culturel et un nouveau pluralisme dans la littérature québécoise.

SIMON, Sherry, «Speaking with Authority. The Theatre of Marco Micone», *Canadian Literature*, n° 106, automne 1985, pp. 57-64.

Analyse du rôle du langage dans le théâtre de Marco Micone et de ses implications sociales et politiques. L'accent est mis sur les rapports entre la langue et le pouvoir à tous les niveaux, et sur la dialectique entre le langage de l'authenticité et celui de l'autorité.

SIMON, Sherry, «The True Quebec as Revealed to English Canada», *Canadian Literature*, n° 119, été 1988, pp. 31-43.

L'examen des traductions d'un corpus de romans québécois — et plus particulièrement des passages en dialecte québécois — permet de dégager un paradigme de la traduction au Canada anglais. Ce paradigme comprend deux modèles: une traduction très littéraire, réécrite, «hypertextuelle», qui gomme parfois tout ce qui pourrait dépayser le lecteur anglophone, et une traduction qui «permet au signifiant étranger de traverser la surface du texte» (p. 38). Oscillant entre la vérité ethnographique et la vérité littéraire, mettant tantôt l'accent sur l'identité ou sur la différence, la traduction est un révélateur de la difficulté du Canada anglais à concevoir l'Autre.

SIMON, Sherry, «Paradoxes du discours québécois sur la traduction», *Meta*, Actes du colloque sur la traduction prolifique, XXXV: 1, mars 1990, pp. 214-218.

On trouve, dans le discours québécois sur la traduction depuis les années soixante, «les mêmes termes langue, culture, traduction, mais qui entrent dans des configurations différentes» (p. 214). Ces configurations, qui mettent tantôt l'accent sur l'adéquation langue et culture ou qui, au contraire, les dissocient, caractérisent les différents moments du discours sur la traduction.

SIMON, Sherry, «Entre les langues: l'écriture juive contemporaine à Montréal», dans *l'Invention juive*, Actes du colloque tenu le 2 mars 1990, Université de Montréal, 1991, pp. 87-102.

«La réflexion sur les langues est centrale à l'histoire et à l'expérience juive» (p. 89). Présentation, dans cette perspective, de quelques œuvres de romanciers juifs montréalais comme A. M. Klein, Naïm Kattan, Régine Robin ou Leonard Cohen.

SIMON, Sherry, «Tours de Babel», *Spirale*, n° 104, mars 1991, p. 3.

Critique de trois romans qui ont en commun le «traitement de la question de la langue»: *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël (VLB éditeur), *Avril ou l'Anti-passion* d'Antonio D'Alfonso (VLB éditeur), *la Mauvaise Foi*, de Gérald Tougas (Québec/Amérique). Ce dernier récit présenterait la confrontation culturelle sous le signe de la dualité du langage, alors que celui de D'Alfonso intègre au travail textuel des phrases en italien et en anglais. Par contre, l'auteur souligne le caractère monologique de *Babel*, malgré l'intérêt du personnage de Fatima pour la traversée des langues.

THÉORET, France, «Le Triomphe des forces concentrationnaires. Notes sur *L'hiver de force* de Réjean Ducharme», *Stratégie*, n° 9, pp. 81-84.

Analyse marxiste du roman de Ducharme. *L'Hiver de force*, d'après la critique, «charrie intégralement les valeurs passées bien camouflées par l'humour et les jeux de mots» (p. 84). Si le travail sur la langue est progressiste, l'utilisation du joual «pose de nombreux problèmes» (p. 82) qu'il reste à théoriser.

VADEBONCEUR, Pierre, «Nous avons mille ans», *l'Action nationale*, LXXXI: 4, avril 1991, pp. 471-472.

«Peut-on nous imaginer conservant ici la langue française, sans la rattacher fortement par l'éducation, à la France, à la littérature française et québécoise, à une conception suffisamment rigoureuse de la syntaxe et de l'orthographe française, et à l'histoire de la civilisation dont la France est le centre?», se demande l'auteur qui dénonce «[l']amnésie culturelle» des Québécois.

4. Dictionnaires

BÉLISLE, Louis-A., *Dictionnaire nord-américain de la langue française*, Montréal, Beauchemin, 1979, 1196 p.

Paru en 1957, sous le titre de *Dictionnaire général de la langue française* (Québec, Bélisle, 1957, 1390 p.; édition de poche, Montréal, Aries, 1969, 644 p.), ce dictionnaire comprend «tous les mots usuels de la langue française telle qu'on la parle, telle qu'on l'écrit, telle qu'on la comprend en Amérique française». On y trouve en plus «les canadianismes les plus courants, avec leurs étymologies, leurs divers sens et, en guise de définition, leurs équivalents en français littéraire». L'édition de 1979, entièrement refondue, offre en supplément un dictionnaire de biographies, histoire et géographie, et des plus importantes villes du monde.

BERGERON, Léandre, *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, VLB éditeur, 1980, 572 p. Également en édition de poche.

Ce dictionnaire comprend, d'après l'auteur, «tous les mots proprement et spécifiquement québécois» et vise à compléter les dictionnaires français. Il se veut exhaustif et n'exclut aucun mot pour des raisons de convenance. Tant à cause de sa méthodologie que de son idéologie, ce dictionnaire demeure très controversé.

BERGERON, Léandre, *Supplément au Dictionnaire de la langue québécoise*, précédé de *la Charte de la langue québécoise*, Montréal, VLB éditeur, 1981, 168 p.

Supplément de 2 300 mots et expressions recueillis auprès de Québécois de toutes les régions ou dans des ouvrages spécialisés.

BOULANGER, Jean-Claude, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, Montréal, DICOROBERT INC., 1992, 1612 p.

Fruit d'une collaboration entre des linguistes québécois et l'équipe rédactionnelle du *Robert*, ce dictionnaire synchrone du français nord-américain comprend un dictionnaire des noms propres, une chronologie, un atlas géographique et historique et des annexes grammaticales. Le niveau des descriptions correspond à celui du *Robert Micro* et les entrées communes au français québécois et au français de France ont été revues et modifiées en fonction de l'usage du français en Amérique du Nord.

DESRUISSEAU, Pierre, *Dictionnaire des expressions québécoises*, Hurtubise HMH, BQ, 1990, 446 p.

Ce dictionnaire, non exhaustif, se veut de consultation facile et comprend «toute expression utilisée couramment au Québec

et reconnue comme telle, qu'elle soit ou non issue d'un fonds culturel étranger ».

De VILLERS, Marie-Éva, *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 1142 p.

Outil polyvalent et de consultation facile, ce dictionnaire s'adresse au grand public autant qu'aux professionnels. Il intègre dans un seul ordre alphabétique l'ensemble des difficultés linguistiques des usagers du français au Québec et partout dans le monde (orthographe, grammaire, sémantique, anglicismes, canadianismes, conjugaisons, etc.).

DUGAS, André et SOUCY, Bernard, *le Dictionnaire pratique des expressions québécoises*, Montréal, Logiques, 1991, 299 p.

Dictionnaire d'expressions idiomatiques puisées au sein de la population québécoise. Les définitions renvoient cependant à des sources non québécoises dans le but « de souligner le rapprochement de l'emploi des expressions communes aux francophones d'ici et d'ailleurs et de faciliter ainsi des études contrastives » (p. XII).

DULONG, Gaston, *Dictionnaire des canadianismes*, Paris, Larousse, 1989, 461 p.

Dictionnaire où, selon l'aveu même de l'auteur, « le choix des mots est strictement personnel » et qui comprend les termes en usage au Québec et en Acadie. Il incorpore aussi les mots normalisés par l'Office de la langue française, des termes issus de la langue rurale traditionnelle, le vocabulaire du milieu géographique et un certain nombre d'anglicismes. Sont exclus les jurons, les sacres et les variantes phonétiques de mots français.

DUNN, Oscar, *Glossaire franco-canadien et vocabulaire de locutions vicieuses usitées au Canada*, Québec, A. Côté et Cie, 1880, 199 p.; réédition: les Presses de l'Université Laval, 1976, 199 p.

Premier recueil alphabétique de régionalismes du français au Québec d'une certaine envergure (1750 entrées). En plus du vocabulaire, il indique certaines caractéristiques de la prononciation. Dunn a le mérite d'avoir le premier signalé l'origine de certains traits du québécois dans les parlars régionaux de France.

POIRIER, Claude, *Dictionnaire du français québécois. Description et histoire des régionalismes en usage au Québec depuis l'époque de la Nouvelle France jusqu'à nos jours incluant un aperçu de leur extension dans les provinces canadiennes limitrophes*, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1985, 167 p. (volume de présentation).

Dictionnaire historique et étymologique qui est le résultat d'une étude «de la partie du lexique qui diffère du français standard». Les mots sont présentés par familles et pour chacun d'eux on trouve les principales prononciations et orthographes, des définitions illustrées par des exemples, les synonymes les plus courants, une explication historique et étymologique. Ce dictionnaire est issu du projet «Trésor de la langue française au Québec».

POIRIER, Claude, *Dictionnaire du français plus*, CEC, 1988, 1856 p.

Dictionnaire du français nord-américain qui remet en question la notion de régionalisme. Il dérive d'un dictionnaire publié par Hachette et comprend tout le vocabulaire usuel du français plus «les faits de langue caractéristiques du français québécois». Les québécismes ou les canadianismes ne sont pas marqués comme tels et les mots exclusivement hexagonaux le sont. Pour illustrer les emplois, les auteurs ont puisé dans les littératures québécoise et acadienne, et les informations encyclopédiques font une large part aux références nord-américaines. En un sens, le *Dictionnaire du français plus* est le premier dictionnaire québécois.

ROGERS, David, *Dictionnaire de la langue québécoise rurale*, VLB éditeur, 1977, 246 p.

Dictionnaire non exhaustif, qui regroupe les termes «du français québécois tel qu'on le retrouve dans la littérature du terroir». L'auteur a répertorié des termes et des expressions que l'urbanisation ou le purisme ont fait disparaître. L'originalité de ce dictionnaire tient au fait que son matériau provient d'une douzaine de romans québécois de la terre (de Marie Calumet, 1904, à *Les Jours sont longs*, 1951).

ROBINSON, Sinclair et SMITH, Donald, *Manuel pratique du français québécois et acadien/Practical Handbook of Quebec and Acadian French*, Toronto, Anansi, 1984, 302 p.

Édition revue et augmentée du *Manuel pratique du français canadien/Practical Handbook of Canadian French* (1973). Glossaire pratique du français parlé par les francophones d'Amérique. Le glossaire, précisent les auteurs, «n'est pas un dictionnaire, n'est pas exhaustif et ne comprend pas l'étymologie des mots». Les mots y sont regroupés par thèmes (cuisine, sports, etc.) et pour chaque terme en québécois, on trouve

l'équivalent en français de France et en anglais. Une version remaniée et augmentée est parue en 1990 sous le titre, *Dictionnaire du français canadien / Dictionary of Canadian French* (Toronto, Stoddard, 292 p.). Plus de 1000 mots et un index général ont été ajoutés et certains termes, désuets, ont été supprimés.

SEUTIN, Émile et CLAS, André, en collaboration avec Marthe Faribault, Chantal Bouchard et Manon Brunet, *Richesses et particularités de la langue écrite au Québec*, Département de linguistique et philologie, Université de Montréal, 1979-1982, 8 fascicules, 2465 p.

Dictionnaire synchronique de langue et d'exemples. Les auteurs ont procédé au dépouillement des œuvres littéraires québécoises (roman et œuvres dramatiques surtout) pour la période de 1940-1975. Les autres sources sont la littérature orale et la langue parlée. Chaque article comporte une brève définition, un commentaire rappelant l'usage du français central (s'il y a lieu) et une série d'exemples.

5. Bibliographies

BONENFANT, Joseph, sous la direction de, *Index de Parti pris (1963-1968)*, Université de Sherbrooke, CELEF, 1975, 116 p.

« Bibliographie », *Langue et Identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*. Textes et points de vue présentés par Noël Corbett, Québec, P.U.L., 1990.

GAGNON, Claude-Marie, *Bibliographie critique du joual 1970-1975*, Québec, P.U.L., Cahiers de l'I.S.S.H., 1976, 117 p.

GAUVIN, Lise, « Littérature et langue parlée au Québec », *Études françaises*, x:1, février 1974, pp. 79-119.